

NOTRE FILLE

EST

3

PRINCESSE,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. L. GOZLAN,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 23 mars 1847.



BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIB.-ÉDITEUR,

RUE DES PIERRES, n° 46.

LE SOIR, AU THÉÂTRE ROYAL.

—
1847

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

ROGER , manufacturier.	MM. PROVOST.
LE PRINCE DE CHARLEMONT.	MAILLART.
BRUNVILLE , son ami.	MIRECOUR.
MICHEL , frère de Roger.	MICHEAU.
OCTAVE , neveu de Roger et de Michel.	LEROUX.
CLARKE , marchand de chevaux.	GOT.
BAPTISTE , valet de chambre de Char- lemont.	RICHÉ.
UN DOMESTIQUE.	MATHIEU.
M^{me} ROGER.	M^{mes} MANTE.
ISABELLE , sa fille.	VOLNYS.
ALINE , artiste.	ANAÏS.
ROSE , femme de chambre d'Aline.	AVENEL.

*Les quatre premiers actes à Paris, le cinquième
à Bièvre.*

NOTRE FILLE EST PRINCESSE,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon riche. — Portes latérales, porte au fond ouvrant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGER, M^{me} ROGER, assise, BRUNVILLE.

M^{me} ROGER, se levant.

Nous vous devons, monsieur, le bonheur de notre enfant.

ROGER.

Et la gloire qui rejaillira sur notre famille par l'alliance qu'elle va contracter avec l'illustre race des Charlemont.

BRUNVILLE.

Puisque vous parlez de reconnaissance, permettez-moi de vous dire que je crois avoir les mêmes droits à celle de mon illustre ami, le prince de Charlemont, en l'unissant à votre famille.

ROGER.

Vous élevez trop haut dans votre estime un manufacturier, un simple négociant.

BRUNVILLE.

Un négociant comme M. Roger !

ROGER.

Je ne veux paraître en cette circonstance, toute flatteuse qu'elle est pour moi, qu'un bon père dont l'unique ambition est d'assurer l'avenir de sa fille.

M^{me} ROGER.

Nous aimons tant cette chère Isabelle !... elle est charmante ; vous la verrez. Aujourd'hui même, elle arrive, elle revient d'Italie avec sa tante, qui ne l'a pas quittée depuis deux ans, depuis sa sortie du pensionnat.

Nous l'attendons à onze heures... (*A part.*) Et mon bonnet fleur des champs que ma modiste doit apporter à neuf heures.

BRUNVILLE.

C'est aussi à onze heures que M. de Charlemont doit se trouver chez vous.

ROGER.

Puisse cette première entrevue, qui va tout décider, répondre à nos projets, à nos vœux.

BRUNVILLE.

Ce n'est pas à M^{lle} Roger à la craindre.

M^{me} ROGER.

Vous jugez bien favorablement notre chère Isabelle. Il est vrai que nous n'avons rien négligé pour son éducation.

ROGER.

Oh ! une éducation très-bourgeoise.

M^{me} ROGER.

Professeurs d'anglais, d'italien, d'allemand, de musique, de dessin, de littérature, de piano, de harpe, et les meilleurs maîtres encore !... Le voyage d'Italie complète une éducation que je suis heureuse d'avoir fait donner à ma fille, puisque, par son mariage, elle va porter un titre que peu de femmes oseraient ambitionner.

BRUNVILLE.

Elle sera l'épouse d'un prince.

ROGER.

Sans oublier jamais, je l'espère, malgré ce titre si honorable pour nous, qu'elle descend d'un père laborieux, d'un commerçant modeste, probe, qui ne doit rien qu'à lui seul.

BRUNVILLE.

Et c'est là votre gloire ! car vos usines, vos filatures sont la providence de toute la vallée de Bièvre. Bientôt vous serez député de l'Alsace. Vous avez déjà les voix de vos confrères, les manufacturiers ; votre alliance avec les Charlemont vous garantit toutes celles de la grande propriété. Grâce au prince, votre nomination est as-

surée aux élections prochaines. Le commerce ! ah ! qui ne serait fier de la gloire du commerce ! Je suis naturellement amené à vous dire que notre grande affaire industrielle marche à souhaits.

ROGER.

Oui, c'est une grande affaire. Mon frère Michel la trouve trop grande.

BRUNVILLE, à part.

Toujours ce frère !

ROGER.

Lui et notre jeune neveu Octave ne l'approuvent pas absolument... esprits prudents, timides... si vous voulez... l'un et l'autre semblent craindre.

BRUNVILLE.

C'est une affaire sûre autant que magnifique : tous ceux à qui j'en parle en sont émerveillés ; je n'ai qu'à dire : Société africaine pour le défrichement et la colonisation de la partie orientale de l'île de Madagascar, c'est à qui tendra la main pour avoir des actions.

ROGER. Oui, l'opération offre de belles chances.

M^{ME} ROGER.

Quoi qu'en dise votre frère... (A part.) Si je n'ai pas ce bonnet, comment paraître devant le prince.

ROGER, rassurant Brunville.

Michel est parti ce matin pour le Havre afin de s'assurer par lui-même de la valeur de l'opération auprès de quelques négocians versés dans ces sortes d'expéditions d'outre-mer, les affaires d'armement étant entièrement hors de ma compétence.

BRUNVILLE, à part.

(Il est attendu, mes gens l'endoctrinent... (Haut.) Mais, M. votre frère a raison de ne vouloir s'en rapporter qu'à lui seul.

ROGER.

Je ne suis pas fâché d'avoir éloigné Michel, sa présence m'aurait gêné aujourd'hui.

UN VALET, entrant du fond.

La modiste de madame est là.

M^{ME} ROGER.

Enfin !... mon cher M. Roger, vous ne seriez pas mal aussi d'aller donner quelques minutes à votre toilette. L'heure de recevoir le prince approche.

ROGER.

Vous permettez ?

BRUNVILLE.

Je vous en prie.

M^{ME} ROGER, *bas à son mari en s'en allant par le fond.*

C'est un homme charmant ! mais auprès du prince... ah ! le prince ! le prince !

SCÈNE II.

BRUNVILLE, *seul.*

Tout va bien. En mariant le prince de Charlemont, qui est complètement ruiné, avec la fille du riche manufacturier Roger, je rends sa position magnifique, comparée à celle dont il va sortir. Et la mienne s'améliore ; c'est moi qui irai à Londres acheter le matériel de l'expédition. J'aurai là-dessus mes droits de commission et une foule d'autres droits... ce mariage est donc indispensable... ah ! le mariage et l'affaire m'auront coûté bien des démarches, bien des peines. Un moment, le prince veut se marier, un autre moment il ne veut plus. Tantôt c'est le souvenir de cette dernière passion dont j'ai su le débarrasser, qui le fait hésiter et l'arrête ; tantôt c'est le besoin d'argent qui le pousse et me le livre. Il s'agit d'imposer au prince par les saints nœuds du mariage une femme qui l'enrichisse ou qui nous enrichisse. Voilà des difficultés ! mais où sont celles que je n'affronte pas chaque jour pour avoir ma large part des biens de ce monde ? N'ai-je pas affecté avec M. Roger l'air profond du spéculateur ? Je touche à la fleur de chaque profession, afin d'avoir le miel de toutes. A l'avocat, j'emprunte sa faconde, au médecin son observation, au banquier ses calculs, à l'homme du monde ses manières élégantes, à l'homme de naissance ses titres. Je suis M. le chevalier de Brunville. Encore quelques

années et je regarderai d'en haut ceux que j'ai enviés d'en bas.

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Le prince de Charlemont.

BRUNVILLE.

Le prince!... écartons le masque du spéculateur, et ne lui laissons voir que le visage riant de l'homme du monde...

Le prince entre par le fond, Brunville tirant sa montre.

Exact comme une écléance, c'est bon signe.

SCÈNE III.

LE PRINCE DE CHARLEMONT, BRUNVILLE.

CHARLEMONT.

J'ai été pourtant sur le point de vous écrire, mon cher Brunville, que je ne viendrais pas.

BRUNVILLE.

Encore de l'indécision?

CHARLEMONT.

Mais, oui... beaucoup.

BRUNVILLE.

C'est peu raisonnable. J'espère que ce n'est pas votre affection pour M^{lle} Aline qui lutte contre nous?

CHARLEMONT.

Non... quoique je me surprenne parfois, le croiriez-vous, à regretter ses boutades si amusantes, ses caprices, ses colères mêmes.

BRUNVILLE.

Dites plutôt ses tempêtes.

CHARLEMONT.

Elle a un bon cœur au fond; ses légèretés, ses bizarreries, ses folies sont pleines d'une spontanéité qui les fait pardonner. C'est de la gaite, voilà tout. Quand je songe, qu'à l'exemple de tant de grands seigneurs anglais, j'avais sincèrement promis de l'épouser malgré sa profession.

BRUNVILLE.

Grâce au ciel... (*A part.*) et à moi... (*Haut.*) cette

délicieuse cantatrice est à Londres où elle fait partie de la société des concerts ; mais puisque vous ne la regrettez pas, qui peut alors ?...

CHARLEMONT.

Puisqu'il faut que je me marie, j'aurais préféré m'unir avec M^{lle} de St-Hervine, qui porte un nom illustre.

BRUNVILLE.

Encore ! quel homme vous faites ! je ne voulais pas vous parler affaires, vous m'y forcez ! mais depuis longtemps nous avions renoncé à cette illustre alliance ; M. de St-Hervine, auprès de qui j'ai employé tous les moyens possibles de persuasion, ne veut donner que 800,000 francs de dot à sa fille, et c'est à peine de quoi payer vos dettes. Le mariage fait, il ne vous resterait dans la main que la main de votre femme. Partant, c'est impossible, mon cher prince.

CHARLEMONT.

Impossible !

BRUNVILLE.

Tandis qu'en épousant M^{lle} Roger, vous touchez 1,200,000 francs le jour du mariage. De plus, retenez bien ceci, votre union avec cette candide bourgeoise, qui vous laissera cent fois plus de liberté d'action que la fière M^{lle} de St-Hervine, vous assure pendant trois ans, à la charge de son père, le riche manufacturier, votre logement dans ce bel hôtel, votre train de maison... je l'ai ainsi stipulé pour vous.

CHARLEMONT.

Mais s'allier aux Roger ! devenir le gendre d'un négociant, ma famille ne me le pardonnerait jamais.

BRUNVILLE.

Vous savez que votre famille se réduit pour vous à un oncle retiré en Allemagne, fort riche, il est vrai, mais qui a juré de ne plus venir à votre secours et qui ne répond plus même à vos lettres. Vous savez aussi, que votre terre de Charlemont le dernier débris de votre patrimoine, est hypothéquée trois fois plus qu'elle ne vaut.

CHARLEMONT.

Cela n'est que trop vrai... mais ne pourrait-on éloigner ce mariage? Si nous attendions quelques mois encore?

BRUNVILLE.

Attendre quelques mois!... (*Il tire de sa poche un papier timbré.*) Assignation devant le tribunal de commerce faite au prince de Charlemont pour le paiement de la créance Chomet, 222,000 francs.

CHARLEMONT.

Moi, dont le sang s'est mêlé à celui des familles souveraines.

BRUNVILLE, *sortant des papiers en plus grand nombre.*

Signification de jugement au prince de Charlemont, créance Valpertuis, 304,000 francs 29 centimes.

CHARLEMONT.

Je suis le premier de ma race à me mésallier.

BRUNVILLE.

Autres jugemens avec contrainte par corps, créances Raflard et Lobinet, créance Mathias, créance Pégui-gnon, créance Rioussac, créance, créance, créance...

CHARLEMONT.

Assez! assez! allons, le mariage avec M^{lle} Roger ou la mort.

BRUNVILLE.

Enfin, vous voilà raisonnable! Sincèrement, est-ce pour moi que je vous presse ainsi de conclure votre bonheur? Je sais mieux que vous ce qu'il vous faut pour être heureux. Ce qu'il vous faut, c'est la vie agitée, brillante, fastueuse. C'est la mobilité des voyages où l'on sème l'or pour recueillir en passant une distraction, une surprise, un souvenir. Vous avez parcouru l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne; mais se lasse-t-on de les voir? Elles vous attendent encore. Ce qu'il vous faut, ce qu'il vous plaît, c'est l'ivresse du jeu, vous le joueur le plus intrépide!... Vous aimez le jeu avec la même passion que vous avez pour les chevaux, vous, le roi de nos courses, vous, qui, l'hiver dernier,

vainqueur à Londres dans une course au clocher, avez publiquement triomphé du duc de Beresford ; tournoi brillant et fatal où le duc s'est cassé la jambe en voulant franchir un fossé qui n'a pas retardé un seul instant votre victoire.

CHARLEMONT.

Mon ami, quelle émotion ! quel ineffaçable souvenir !

BRUNVILLE.

Toute l'Europe aristocratique sait déjà que le duc de Beresford, à peine guéri, vous a demandé sa revanche. Vaincu par vous devant les Anglais, il veut essayer de vous vaincre devant les Parisiens.

CHARLEMONT.

J'ai accepté son défi.

BRUNVILLE.

Ainsi, le meilleur cavalier de l'Angleterre, auquel vous serez obligé de faire en prince les honneurs de la France, viendra lutter avec vous l'hiver prochain à Paris, dans une course au clocher.

CHARLEMONT.

Oh ! oui, mon ami, vous avez le secret de mon caractère, de mes passions que la richesse seule peut satisfaire.

BRUNVILLE.

Vous avez des goûts de roi, il vous faut un budget... Il vous faut un riche mariage.

CHARLEMONT.

Sans doute... Cependant...

BRUNVILLE.

Nous le tenons...

CHARLEMONT.

Mais avant de périr faisons pourtant encore un dernier effort, une tentative désespérée auprès de St-Hervine. Je ne saurais vous dire combien il me répugne, malgré le délabrement de ma fortune, de céder à l'odieuse nécessité d'échanger mes titres contre de l'or.

BRUNVILLE.

Eh bien ! écoutez. M. de St-Hervinc ne s'est montré

si inflexible sur l'article de la dot que parce qu'il a cru que vous ne pouviez épouser que sa fille. Il n'a jamais su que je m'occupais de vous faire marier avec M^{lle} Roger.

CHARLEMONT.

Non ! certes... mais quel est votre projet ?

BRUNVILLE.

Après notre déjeuner, j'irai chez M. de St-Hervine, dont l'hôtel est à deux pas d'ici, et je lui apprendrai avec un grand étonnement que votre mariage avec la fille de M. Roger est convenu, arrêté, sur le point de se faire. Cette nouvelle sera un coup de foudre pour lui ; elle peut le déterminer à vous donner sa fille avec les 1,200,000 francs.

CHARLEMONT.

Plus ou moins, qu'importe !

BRUNVILLE.

Comment ? (*Il tire à demi de sa poche les papiers timbrés qu'il a déjà montrés.*) C'est comme si vous disiez qu'importe ceci... Oui, M. de St-Hervine rougira de rester au-dessous de la générosité d'un manufacturier. Oh ! je connais bien l'homme. Mais nous n'y songeons pas. C'est immédiatement après le déjeuner, où nous allons nous rendre tous les deux, que se signera votre contrat avec M^{lle} Roger.

CHARLEMONT.

En effet ?

BRUNVILLE.

Où prendre le temps d'aller chez M. de St-Hervine ? de lui parler?... Quand je reviendrai ici, vous serez irrévocablement engagé d'honneur avec les Roger.

CHARLEMONT.

Voyons... Cherchez.

BRUNVILLE.

J'ai trouvé... (*Jetant les yeux sur la pendule.*) Vous regarderez à cette pendule l'heure et la minute exacte de mon départ... Si vingt minutes après je ne suis pas de retour ici, c'est que j'aurai réüssi et que je serai en

chemin pour venir vous l'annoncer. Mais si de cette croisée, d'où le regard s'étend loin, vous me voyez revenir avant l'expiration des vingt minutes, il est inutile de vous dire que j'aurai échoué... Si vous étiez alors flottant, vous vous décideriez à l'instant même. Ainsi faites durer le plus longtemps possible votre entretien avec les Roger.

CHARLEMONT.

Sans rien conclure avec eux.

BRUNVILLE.

Ni sans rompre avec eux. Silence, les voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROGER, M^{me} ROGER, *des fond.*

M^{me} ROGER.

Mon Dieu! notre fille n'est pas encore arrivée, et le déjeuner va nous réunir. Vous excuserez son absence, n'est-ce pas?

ROGER.

Nous aurons l'honneur de vous la présenter après le déjeuner.

CHARLEMONT.

Ce sera toujours trop tard pour nos désirs.

M^{me} ROGER, *à part.*

Il n'y a qu'eux pour répondre de cette manière-là...

ROGER.

Au sortir de table, nous arrêterons les termes du contrat.

M^{me} ROGER.

Ainsi, dans quelques jours, M. le prince, je pourrai vous dire tout simplement : Mon cher prince!

CHARLEMONT.

Vous le pouvez dès à présent, madame.

ROGER.

M^{me} Roger!

M^{me} ROGER.

Laissez-moi ma franchise, si elle ne déplaît pas à M. de Charlemont. Désormais, n'allons-nous pas per-

ager notre affection entre lui et notre fille chérie? N'allons-nous pas vivre ensemble? On le rencontrera partout avec nous, dans les soirées, à la promenade, au spectacle... (Au Prince.) Aimez-vous le spectacle? Moi, je l'adore.

CHARLEMONT.

J'ai ma loge aux Italiens.

M^{ME} ROGER.

Aux Italiens! M. Roger, nous irons aux Italiens, on nous y verra avec le prince.

ROGER.

J'en serai fier pour ma fille.

CHARLEMONT, *bas à Brunville.*

La jolie famille que vous me donnez là.

UN DOMESTIQUE, *de droite.*

Madame est servie!

CHARLEMONT *offre son bras à M^{ME} Roger, et se penchant vers Brunville, il lui dit à part :*

N'oubliez pas d'aller chez M. de St-Hervine, immédiatement après le déjeuner.

BRUNVILLE, *bas au Prince.*

Et vous, n'oubliez pas les vingt minutes décisives... Tous s'en vont par la droite, mais au moment où Roger va quitter le salon, Michel vient de gauche et l'arrête.

SCÈNE V.

MICHEL, ROGER.

MICHEL.

Deux mots, mon frère.

ROGER.

Vous permettez... Jete croyais parti pour le Havre.

MICHEL.

Écoute-moi, Roger.

ROGER.

Impossible! le prince de Charlemont va se mettre à table.

MICHEL.

Il attendra, tout prince qu'il est. Je me suis encore

occupé cette nuit de l'affaire de la société africaine dans laquelle tu vas risquer un million.

ROGER.

Après ?

MICHEL.

Décidément, elle est mauvaise, quoique au premier abord, j'en conviens, elle semble promettre de beaux bénéfices. Elle a pu te séduire. Je l'ai étudiée froidement, je l'ai sondée, c'est un gouffre. La perte est certaine. Tranchons le mot, c'est une opération désastreuse ; il faut y renoncer, mon frère ; je n'ai pas besoin d'aller au Havre pour m'en convaincre.

ROGER.

Tu te trompes.

MICHEL.

Je vais te prouver par des chiffres...

ROGER.

Tu vas partir à l'instant pour le Havre, entends-tu ?

MICHEL.

Cependant...

ROGER.

Je le veux. *(Il sort à droite.)*

SCÈNE VI.

MICHEL, seul.

C'est la première fois que Roger prend ce ton de maître avec moi. Il est l'aîné... À ce titre sacré dans nos vieilles familles, je lui obéirai toujours. Mais, en vérité, depuis que par mon activité, par trente années de travaux consumées à son service, j'ai contribué à le faire trois ou quatre fois millionnaire, je ne sais plus trop ce que je suis dans la maison. Peu importe, je n'en soutiendrai pas moins que l'affaire est ruineuse. Que se passe-t-il donc ici?... on s'enveloppe de mystère... Qu'est-ce que c'est que ce déjeûner qu'il donne au prince de Charlemont et à son ami ? Un grand déjeûner, il paraît, puisqu'on ne m'y a pas invité... Octave du moins aurait dû l'être. A-t-il même besoin d'invitation

pour s'asseoir à la table de son oncle?... Mais je l'entends fermer son bureau, il descend... allons! C'est qu'il aura été invité. Je me trompais, tant mieux!

SCÈNE VII.

OCTAVE, de gauche, MICHEL.

OCTAVE.

Vous savez la bonne nouvelle, mon oncle?

MICHEL.

Le déjeuner est servi; on t'attend. Va, nous causerons plus tard.

OCTAVE.

Je ne suis pas de ce déjeuner. Mon oncle Roger m'a même prié de ne pas y paraître, parce qu'il a à s'entretenir dans l'intimité avec le prince de Charlemont.

MICHEL.

Ah! ton oncle t'a prié de ne pas te trouver à ce déjeuner? Il t'a traité en frère.

OCTAVE.

J'accourais vous dire que ma cousine vient d'arriver.

MICHEL.

Isabelle!...

OCTAVE.

Son père et sa mère, qui se mettaient à peine à table, ont couru la recevoir.

MICHEL.

Je ne partirai pour le Havre qu'après l'avoir embrassée. Pourvu que sa chère tante, plus vaniteuse encore que M^{me} Roger, sans avoir une plus haute origine, ne nous l'ait pas gâtée dans ce voyage destiné à perfectionner son éducation.

OCTAVE.

Oh! mon oncle.

MICHEL.

J'en ai peur; sais-tu ce qu'elle a fait apprendre à Isabelle en Italie? Devine: le blason!

OCTAVE.

Et pourquoi faire?

MICHEL.

Pour qu'elle rougisse un jour en apprenant que son père et moi, son oncle, sommes les fils d'un pauvre forgeron de la Basse-Auvergne ! Le blason ! Enseignez-leur donc la tenue des livres.

ISABELLE, dans la coulisse.

Mon oncle ! mon oncle ! mon cousin !

MICHEL.

C'est sa voix.

OCTAVE.

C'est elle !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ISABELLE, du fond.

ISABELLE.

Que je suis heureuse de vous embrasser, mon oncle !
(Elle tend la main à Octave.) Mon cher cousin !

OCTAVE, à part.

Plus belle encore que je me le figurais.

ISABELLE.

Vous m'attendiez à onze heures, n'est-ce pas ? Un petit accident survenu en route nous a retardés.

MICHEL.

Eh quoi ! tu n'es pas allée prendre place à table auprès des deux illustres personnages qui déjeûnent avec ta famille ?

ISABELLE.

En simple costume de voyage, mon oncle ?

MICHEL.

Mais le déjeuner va finir.

ISABELLE.

Eh ! tant mieux ! je serai plus tôt avec mon père et ma mère, et un peu moins longtemps avec les deux illustres personnages que je ne connais pas.

MICHEL.

Tu n'es donc pas entichée des grandeurs comme tout le monde ici ?

ISABELLE.

Moi? mon oncle.

MICHEL.

Je craignais que cette éducation exagérée... Laissez-moi alors t'embrasser encore... Pourvu que tes augustes parens trouvent leur compte à cette charmante simplicité; mais que veulent-ils faire de toi?

ISABELLE.

Mes augustes parens! Je remarque, mon oncle, que vous êtes peu indulgent pour eux. Mais remerciez-les donc au contraire. Savez-vous à quoi ils pensent?

MICHEL.

Ma foi, non!

ISABELLE.

Je crois l'avoir deviné. Ma tante m'a dit ce matin, quand nous commençons à voir Paris à l'horizon : « N'oublie pas, Isabelle, les sages conseils que je te donne depuis deux ans; tu vas en avoir besoin, car bientôt tu vas être libre et tu iras dans le monde. » Elle m'a ensuite embrassé d'un certain air grave et mystérieux.

OCTAVE.

Vous viendriez donc pour vous marier?

ISABELLE.

Je le crois.

MICHEL.

Alors, je retire mon opinion sur ton père; il pense à toi, à ton avenir, à ton bonheur.

ISABELLE, *tendant la main à Octave.*

A notre bonheur, vous voulez dire, mon oncle?

OCTAVE.

Isabelle!

MICHEL.

Je vous aime tous les deux pour votre franchise; vous êtes bien du bon sang des Roger. On veut vous marier, et vos yeux disent : cela nous ferait grand plaisir. Le blason n'a rien gâté : ceci me réconcilie un peu avec la

science. A propos de science, sais-tu que ton cousin, pour te faire plaisir sans doute, a étudié la musique; qu'il est aujourd'hui un de nos premiers talens? Je l'ai entendu dire, du moins, car, pour moi, j'aime les orgues de Barbarie.

ISABELLE.

Mais j'entends la voix de mon père... *(Elle court à la rencontre de M. et de M^{me} Roger.)* Mon père! chère maman!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ROGER, M^{me} ROGER, *de droite.*

ROGER, *à son frère.*

Encore à Paris!

MICHEL.

J'ai voulu embrasser ma nièce; je pars... *(A Isabelle et à Octave.)* Adieu, mes enfans, je serai bientôt de retour pour votre mariage.

ROGER, *à part.*

Que dit-il? leur mariage! N'hésitons pas... *(Haut.)* Octave, vous accompagnerez votre oncle Michel au Havre.

OCTAVE.

Moi, mon oncle?... *(Il regarde Isabelle.)*

ISABELLE, *à part.*

Lui aussi!

ROGER.

Oui; vous le seconderez dans ses démarches... je compte sur votre zèle.

MICHEL.

Allons, viens, mon garçon... tu m'aideras et nous reviendrons plus tôt. A revoir, mon frère...

Michel et Octave sortent par le fond.

SCÈNE X.

M^{me} ROGER, ROGER, ISABELLE.

M^{me} ROGER.

Te voilà donc revenue au milieu de nous... *(A Roger.)*

Mais voyez donc comme elle est embellie, notre Isabelle.

ROGER.

Elle est charmante... (*Roger l'embrasse.*) depuis deux ans !

ISABELLE.

Et je n'ai pas laissé échapper un seul jour de ces deux années, sans me transporter par la pensée auprès de mes bons parens. Ce n'est pas les sujets de distraction qui me manquaient pourtant. J'étais à Florence pendant la saison des bals ; j'ai passé à Rome la semaine sainte ; à Venise... Mais je vous raconterai toutes ces merveilles à loisir.

ROGER.

Oui, tu nous diras aussi tes impressions de voyage. Je suis vraiment fâché, Isabelle, que tu n'aies pas assisté au déjeuner ; je t'aurais présentée à M. de Charlemont.

M^{ME} ROGER.

Nous l'avons laissé un instant pour te prévenir de sa présence, pour te préparer.

ISABELLE.

M. de Charlemont, la personne dont vous faisiez un si grand éloge à ma tante, dans votre dernière lettre... Qu'aurai-je à lui dire ?

ROGER.

Ne devines-tu pas nos projets sur lui et sur toi ?

ISABELLE.

Non, mon père !

ROGER.

Il m'est facile de te les faire connaître. Les fortunes commerciales sont fragiles, tandis qu'un grand nom, une haute position sociale, ne sont exposés à aucun accident. Qu'ai-je besoin de l'apprendre encore que, malgré le dédain du monde pour les distinctions, pour les titres, le monde ne fait guère cas que des titres ? ou y revient, ou y reviendra toujours. On a pour raison que les titres sont plus digne que l'argent ; que les titres seuls ouvrent les salons aristocratiques, les cœurs étrau-

gères, et qu'enfin on est sûr de les léguer à ses enfans.

M^{me} ROGER, *bas à son mari.*

Très-bien, M. Roger... (*A part.*) Il parle déjà comme un député.

ISABELLE.

Mais, mon père, permettez-moi de vous demander...

ROGER.

Nous te destinons le prince Hector de Charlemont pour époux.

ISABELLE.

Pour époux!... (*A part.*) Et Octave!... (*Haut.*) Mais, mon père, je n'ai jamais vu M. de Charlemont.

M^{me} ROGER, *à part.*

Comme elle a peu l'usage du monde!

ROGER.

Te sachant avant tout soumise et dévouée, Isabelle, j'ai compté sur ton consentement. Le contrat est dressé; nous t'attendions aujourd'hui pour le signer: dans huit jours le mariage.

ISABELLE.

Ah! mon père, vous ne m'aimez donc pas?

M^{me} ROGER.

Nous ne t'aimons pas! nous qui voulons te mettre au premier, au plus haut rang.

ISABELLE.

Mon bon père, si vous m'aimez, donnez-moi le temps de me consulter, de réfléchir... (*Elle embrasse Roger.*) Oh! je vous en supplie!

ROGER, *sur le point de faiblir, se remet, et dégageant doucement sa fille.*

Croyez-vous, Isabelle, que moi-même le premier je n'aie pas réfléchi? Votre bonheur nous appartient... à qui peut-il être plus précieux qu'à nous? C'est parce que je le veux pour vous aussi complet que possible, que je regarde cette union comme conclue.

ISABELLE.

Prenez garde de faire mon malheur!

M^{ME} ROGER.

Ton malheur !... le cœur de ta mère ne t'est donc pas connu ?

ROGER.

Écoute-moi encore, Isabelle, la richesse m'a donné tout ce qu'elle peut donner ; je méritais beaucoup moins. Mais si je suis satisfait, il est un rang, il est des honneurs auxquels, dans l'avenir, ta famille peut prétendre, et cet avenir, je n'ai pas le droit de le fermer. En un mot, ces honneurs, ce rang, cette considération, comprends-moi bien, je t'en prie, on les veut pour toi, pour tes enfans, pour les descendans. Ne repousse donc pas ma prière.

M^{ME} ROGER.

Laissez-moi lui parler, M. Roger... Mais, ma fille, tu es une franche étourdie ; tu seras, à Paris, la femme la plus heureuse, la plus enviée. On t'appellera M^{ME} la princesse, et cela à chaque instant... M^{ME} la princesse veut-elle sortir ? faites avancer la voiture de M^{ME} la princesse... Mais voici le prince lui-même... osez-lui dire, future princesse de Charlemont, que vous refusez sa main !

SCÈNE XI.

LES MÈRES, LE PRINCE DE CHARLEMONT,
de droite.

M^{ME} ROGER.

M. le prince, je vous présente ma fille ; l'étude, un long éloignement de Paris, lui ont rendu le caractère un peu grave ; elle n'a pas encore le ton brillant de nos jeunes Parisiennes ; mais vous saurez, j'en suis sûre, apprécier...

CHARLEMONT.

Mademoiselle apprendra bientôt que les qualités sérieuses de l'étude, que les grâces de la modestie sont encore les bienvenues dans le monde, qui les envie et ne les possède pas toujours... (*A part.*) Quelle personne distinguée !

UN VALET, *du fond.*

Le décorateur de madame apporte les dessins des tentures pour les appartemens de mademoiselle.

M^{ME} ROGER.

M. Roger, allons voir ces dessins... (*A part.*) C'est moi qui ai préparé ce motif de sortie; un moyen de comédie comme un autre pour les laisser ensemble... (*Haut.*) Nous allons revenir; adieu, chers enfans!...

M., M^{ME} Roger et le Valet sortent par le fond.CHARLEMONT, *à part, regardant la pendule.*

Dix minutes depuis que Brunville est parti! il est chez les S-Hervine: puisse-t-il réussir... (*Regardant Isabelle.*) Car il me semble que je serai vaincu par la candeur de cette jeune personne, si elle oppose quelque résistance à son mariage avec moi.

SCÈNE XII.

CHARLEMONT, ISABELLE, *assise.*

CHARLEMONT.

N'est-ce pas, mademoiselle, qu'on éprouve une peine inconnue le jour où l'on est menacé de se séparer de sa famille? Mais si l'existence était douce au bras d'une mère, n'est-ce pas une compensation de jouir de la liberté au bras protecteur d'un mari?

ISABELLE.

J'ai dit à mon père, monsieur, que cette résolution soudaine de me marier, m'avait un peu surprise. Une pareille détermination, quel que soit le respect qu'impose le choix d'un père, a besoin, je pense, d'être mûrie.

CHARLEMONT.

Je vois, mademoiselle, que vous êtes de celles qui hésitent à se séparer de leur famille: mais faut-il donc tant réfléchir pour se marier?

ISABELLE.

Il faut au moins se connaître.

CHARLEMONT, *à part.*

Je vois venir son refus... (*Regardant la pendule et*

prolongeant sa vue au-delà de la croisée.) Plus que cinq minutes à le combattre, si Brunville nese montre pas... (*Haut et très-lentement.*) Oui, il faut se connaître, mais cette connaissance que j'exige comme vous avant de se marier, n'est-elle pas un coup de lumière... une révélation du cœur... plutôt que le résultat d'un froid calcul de l'observation? En termes plus vrais encore, cette connaissance qui doit, selon vous... selon moi, précéder le mariage, n'est-ce pas l'amour? Eh bien! de mon côté, mademoiselle...

ISABELLE.

Je me suis mal exprimée, j'ai voulu tout simplement vous dire qu'il importait avant toutes choses en se mariant que les caractères se convinsent, et que cette connaissance était l'affaire du temps.

CHARLEMONT.

Ce n'est pas ainsi que la généralité se conduit. Pourquoi se flatter d'avoir plus d'expérience qu'elle... (*Interrogeant de plus en plus la pendule et la croisée.*) En somme et pour rivaliser de franchise avec vous, j'ajouterai qu'il faut faire aussi la part de la destinée... Se marier avec une certaine confiance dans son étoile.

ISABELLE.

Ah! monsieur, pourquoi courir ces chances?

CHARLEMONT.

Mille exemples prouvent qu'on fait bien de risquer.

ISABELLE.

N'y en eût-il qu'un seul de contraire, il vaut mieux s'abstenir.

CHARLEMONT.

Tel... est... le vœu... absolu... de... votre cœur... (*A part.*) Les vingt minutes sont écoulées, M. de S-Hervine a consenti.

ISABELLE.

Tel est, monsieur, le conseil de ma raison.

CHARLEMONT.

Eh bien! mademoiselle, j'aurais honte d'insister davantage. Puisque vous avez tant de motifs que vous

croyez légitimes pour refuser de porter mon nom... je me retire.

ISABELLE, *se levant, avec reconnaissance*. Ah! monsieur.

CHARLEMONT.

Vous n'avez pas dû croire un seul instant que mon intention fût de froisser votre volonté?

ISABELLE.

On craint tout, quand on ne connaît pas le monde.

CHARLEMONT.

Il est meilleur que vous ne l'avez peut-être jugé, et je suis heureux d'être le premier à vous l'apprendre...

Il va pour sortir, Brunville entre du fond tout ému. Ils se rencontrent au fond du théâtre.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BRUNVILLE.

CHARLEMONT, *présentant de Brunville à Isabelle*.

M. de Brunville, mon meilleur ami, celui de votre famille.

BRUNVILLE, *bas à Charlemont*.

Mauvaise nouvelle!...

CHARLEMONT, *de même*.

M^{lle} de St-Hervine?

BRUNVILLE.

Fiancée depuis deux jours au baron de Réville.

CHARLEMONT.

Et moi qui viens d'accepter le refus de M^{lle} Roger.

BRUNVILLE.

Quelle faute!

CHARLEMONT.

Quelle honte! deux refus en un jour! que dira le monde... Je suis perdu...

BRUNVILLE, *bas à Charlemont*.

Non, laissez-moi faire.

CHARLEMONT.

Sauvez du moins ma réputation.

BRUNVILLE. Eloignez-vous un instant!...

Charlemont sort par la gauche.

BRUNVILLE, à Isabelle.

Mademoiselle, mon ami me confiait avec regret un malheur qu'il était dans votre droit d'infliger. Mais pour adoucir ce malheur, n'accorderiez-vous pas à M. de Charlemont, mademoiselle, une grâce qu'il n'a pas osé vous demander lui-même, dans le trouble où l'a jeté votre refus ?

ISABELLE.

Parlez, monsieur, que faut-il que je fasse pour celui qui s'est montré si loyal envers moi ?

BRUNVILLE.

Il a été dit partout que vous deviez épouser M. de Charlemont. Comptant sur votre main, que lui assurait votre père, le prince a renoncé ouvertement à des alliances non pas plus belles ni plus dignes que la vôtre, mais plus en harmonie avec son rang et son nom.

ISABELLE.

J'ignorais tout cela, monsieur.

BRUNVILLE.

Ce sacrifice qu'il faisait avec bonheur pour entrer dans votre famille lui a attiré de nombreuses inimitiés.

ISABELLE.

Est-il possible ?

BRUNVILLE.

Des haines même dans la haute société... En apprenant votre refus, cette société, qui est peu charitable, chercherait, n'en doutez pas, dans la réputation ou dans la fortune du prince, une cause à ce refus.

ISABELLE.

Croyez-vous, monsieur ?

BRUNVILLE.

C'est ainsi qu'elle a récemment compromis, et pour toujours, le jeune marquis de Vandel, placé dans la même position que le prince de Charlemont.

ISABELLE.

Qu'a-t-on dit ?

BRUNVILLE.

Que le riche banquier Desgravières avait refusé sa

filie au marquis de Vandel, parce qu'il avait trop de bonheur au jeu pour en avoir dans son ménage.

ISABELLE.

Une pareille estomnie...

BRUNVILLE.

Refusé par vous, le prince de Charlemont ne pourrait plus briguer aucun parti... il serait poursuivi... attaqué... Comme M. de Vandel... il serait dédaigné, perdu ; ce n'est pas ce que vous voulez ?...

ISABELLE.

Oh ! monsieur !

BRUNVILLE.

Dites alors, et vous allez savoir dans quel but, que vous ne repoussez pas le prince, dites surtout à votre père que vous l'acceptez, et la prince, sachant ce qu'il a à faire, partira dans huit jours sur un des navires de notre expédition et pour un voyage de deux ans au moins. On répandra ensuite le bruit que votre union ne se conclura qu'à son retour. Elle ne se fera pas, elle ne se fera jamais. Quelques mois d'absence, Paris est si oublieux, effaceront de toutes les mémoires le souvenir de M. de Charlemont... (*Charlemont rentre par la gauche.*) Vous serez redevenus libres tous les deux, et l'avenir du prince ne sera pas compromis.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ROGER, M^{me} ROGER, du fond.

M^{me} ROGER.

Eh bien ! ma fille ?

ISABELLE.

Eh bien !... ma mère...

M^{me} ROGER.

Tu consens... Qu'avais-je dit ?... Princesse de Charlemont, embrassez votre mère...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Appartement du Prince. — Portes latérales à droite et à gauche. — Porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLEMONT, assis, BRUNVILLE.

BRUNVILLE.

Enfin, vous vous mariez ce matin avec M^{lle} Roger?

CHARLEMONT.

Oui... je me marie. La chose paraissait si invraisemblable, si impossible, il y a quinze jours, que j'ai peine à y croire.

BRUNVILLE.

Moi qui ne doute de rien, je ne reviens pas de ma surprise, et pourtant la chose est fort naturelle si l'on se rend bien compte de l'orgueil de votre futur beau-père. Je vois encore sa figure, lorsque je lui ai dit que vous alliez partir sur l'un des vaisseaux de notre expédition, sa fille Isabelle ne vous ayant pas accepté pour mari. Il est resté foudroyé; j'ai ajouté que nous n'avions pas trouvé de prétexte plus honorable pour cacher la blessure faite à votre amour-propre profondément atteint. C'était la vérité : mais le vaniteux négociant, sur lequel nous étions loin de prévoir l'effet de cette nouvelle, a continué à pâlir; j'ai cru qu'il allait tomber; il s'est brusquement écrié : « Mais la rupture de ce mariage, annoncé partout depuis huit jours, va me couvrir de confusion aux yeux de mes confrères. Ils ne diront pas que c'est ma fille Isabelle qui refuse, huit jours après son consentement le prince de Charlemont, mais bien que c'est le prince de Charlemont qui n'a pas voulu de ma fille. C'est ce que tout le monde croira, c'est ce que chacun répétera à ma honte; il n'en sera pas ainsi. Non ! » et le lendemain, M. Roger vous écrivait que sa fille, dont il avait vaincu le caprice et exigé l'obéissance, consentait à porter votre nom.

CHARLEMONT.

Ce mariage se fera donc ?

BRUNVILLE.

Il était temps, du reste ; les gardes du commerce vous ont arrêté, il y a trois jours ; vous avez passé douze heures à Clichy.

CHARLEMONT.

Silence !

BRUNVILLE.

Vous n'en êtes sorti que parce que j'ai affirmé, que parce que j'ai juré que vous alliez faire un riche mariage.

CHARLEMONT, *se levant*.

Encore une fois...

BRUNVILLE.

Et il va se faire ce matin. Trêve donc aux préoccupations du passé ! Désormais nous allons être tout entiers à l'avenir : il est beau, mon cher prince, bénissez-moi ; je vous ai délivré de M^{lle} Aline, dont les caprices vous ruinaient et que vous auriez fini par épouser, comme vous en êtes convenu vous-même ; je vous ai débarrassé de vos créanciers, qui vous traquaient.

CHARLEMONT.

Oui, vous m'avez délivré d'Aline.

BRUNVILLE.

Vous dites cela d'un ton à laisser croire que vous la regrettez :

CHARLEMONT.

Moi ?... Vous vous trompez... Je crois pourtant qu'elle m'aimait.

BRUNVILLE.

Pour les cadeaux dont vous la combliez.

CHARLEMONT.

Non...

BRUNVILLE.

Pour votre argent.

CHARLEMONT.

Oh ! d'ailleurs, ne faut-il pas qu'on nous aime pour

quelque chose?... J'ai été sa première, comme je suis resté son unique affection... Cela mérite quelque indulgence.

BRUNVILLE.

Sans doute... mais quel caractère!

CHARLEMONT.

Et le mien, s'il vous plaît!

BRUNVILLE.

Combien de duels, faut-il vous le rappeler de nouveau, ne vous a-t-elle pas attirés sur les bras par ses coquetteries!

CHARLEMONT.

Folies de son âge et du mien.

BRUNVILLE.

Dans ses emportemens de jalousie, combien d'assauts ne vous a-t-elle pas livrés!

CHARLEMONT.

Preuve qu'elle m'aimait.

BRUNVILLE.

Dans vos colères mutuelles, combien de glaces, elle et vous, n'avez-vous pas brisées ici!

CHARLEMONT.

Nous appelions cela renouveler le mobilier. Charmante! vous avez beau dire, mon cher ami, tous les torts sont de mon côté. De quoi la blâmez-vous? D'une originalité naturelle que j'aimais en elle; d'une certaine vivacité d'esprit qui passe quelquefois dans ses paroles, sans jamais compromettre la dignité de ceux qui l'écoutent. Libre esprit... cœur pur... Tenez, je n'ai rien à lui reprocher et je me mari. J'avoue cependant que sa présence à Paris en ce moment eût été un obstacle à mon mariage.

BRUNVILLE.

Un obstacle, dites une impossibilité. Allez! allez!... j'avais raison de dire que vous la regrettez.

CHARLEMONT.

Une voiture entre dans la cour.

BRUNVILLE, à la croisée.

C'est une chaise de poste, une femme en descend ;
quel joli pied !... grand Dieu ! Je ne me trompe pas !

CHARLEMONT.

Qu'avez-vous ?

BRUNVILLE.

C'est elle !

CHARLEMONT.

Aline ? oui, c'est elle ! Et M. Roger qui entre en même temps. Nous sommes perdus !

BRUNVILLE.

Doublement perdus ! Du sang-froid ; M^{lle} Aline s'introduit par l'escalier dérobé qui aboutit là, à cette porte.

CHARLEMONT.

M. Roger prend le grand escalier. Allez, courez à la rencontre d'Aline et empêchez-la de venir dans cette pièce tant que M. Roger y sera. Moi, je vais recevoir ici M. Roger ; je le congédierai au plus vite. Mais allez, allez !...

Brunville sort par une des portes latérales de gauche, Roger entre par la porte du fond.

Le voici !

SCÈNE II.

CHARLEMONT, ROGER.

ROGER.

Vous ne m'attendiez pas de si bonne heure, mon cher prince ?

CHARLEMONT.

En effet... (*A part.*) Pourvu qu'Aline... (*Haut.*) Mais, il était convenu, il me semble, que nous n'irions à la mairie qu'à deux heures.

ROGER.

Sans doute ; mais le maire, un de mes anciens amis, m'a écrit qu'ayant aujourd'hui dix mariages à proclamer, il me prévenait que le nôtre ne pourrait avoir lieu qu'à cinq heures, à moins que nous ne nous rendissions à la mairie avant tout le monde, c'est-à-dire à midi au

lieu de deux heures. Je viens vous demander si vous acceptez ce changement d'heure.

CHARLEMONT. *Il écoute du côté de la chambre où est Aïnée.*

— *A part.*

Non, rien!... (*Haut.*) Vous me disiez?...

ROGER.

Vous êtes distrait, mon cher prince; on le comprend... Un tel jour! Je vous demandais si vous vouliez vous marier à midi?

CHARLEMONT.

Mon Dieu! à l'heure qu'il vous plaira... (*A part.*) Elle va venir... non... allons la trouver.

ROGER.

Alors, ce sera pour midi?

CHARLEMONT.

Pour midi. Je vous demanderai seulement, cher M. Roger, la permission d'aller modifier quelques invitations à cause de ce changement d'heure.

ROGER.

C'est trop juste... (*Prenant la main de Charlemont impatient.*) Mon cher prince!

CHARLEMONT, *à part.*

Je l'entends, je crois.

ROGER.

Mon cher prince, je vous en conjure, rendez ma fille heureuse.

CHARLEMONT.

Oui!... oui!... (*A part.*) Il ne me quittera pas.

ROGER.

Très-heureuse!

CHARLEMONT.

Excessivement heureuse!...

Il s'en va par la gauche.

SCÈNE III.

ROGER, *seul.*

Dans deux heures, ma fille sera princesse! Princesse de Charlemont! Silence, on pourrait me croire aristo-

crate ! Pour prouver le contraire, je vais me faire nommer député par le commerce, par mes confrères les manufacturiers de l'Alsace. Dès qu'Isabelle sera mariée, j'irai passer quelques mois dans ma maison de Colmar où sont mes vastes entrepôts, afin d'augmenter par ma présence les chances de mon élection. Et d'ailleurs, grâce au patronage glorieux, au secours puissant de mon gendre, je la crois certaine. Ainsi, à ceux qui diront : Roger déserte son rang, il a donné sa fille à un prince, ma conduite répondra : Vous vous trompez ; Roger le manufacturier est député de l'opposition, il représente le commerce ! Comme tout respire ici la naissance, la grandeur ! des tableaux de famille... le portrait de ses aïeux... Nous n'avons pas d'aïeux nous autres négocians, nous n'avons que des grands-pères ; des chasses aux sangliers, aux cerfs ; nous ne chassons que la perdrix, nous ! Et quand je songe que sans ma fermeté ce mariage était manqué ! Céder au caprice d'Isabelle, c'était faire son malheur, c'était me couvrir de ridicule. Ce mariage aura lieu aujourd'hui même, et quand mon frère Michel, dont je pressentais, dont je devais craindre l'opposition, reviendra du Havre, tout sera terminé. J'ai sagement fait de l'éloigner ainsi que mon neveu... La présence d'Octave surtout était à redouter... Je suis donc bien tranquille : ma prudence a tout réparé.

SCÈNE IV.

MICHEL, *du fond*, ROGER.

MICHEL.

Enfin, je te trouve !

ROGER.

Michel !

MICHEL.

J'arrive à l'instant du Havre avec notre neveu Octave. Excuse-moi si je viens te relancer ici... l'impérieuse nécessité de te voir... je sors de ton hôtel, je ne sais ce qui s'y passe ; ta femme, ta fille ne sont pas vi-

sible, c'est à peine si un domestique a su me dire où tu étais ; mais, n'importe, j'ai à te dire...

ROGER.

Qui donc a pu hâter ainsi ton retour ?

MICHEL.

Ta fille ; elle m'a écrit : tu vas bientôt la marier... me dit-elle.

ROGER.

Avec le prince Hector de Charlemont... (*A part.*) Il ne sait pas que c'est aujourd'hui.

MICHEL.

Un prince est donc le mari que tu as choisi pour ta fille ?

ROGER. Oui.

MICHEL.

Les Roger vont donc faire souche de nobles ? Ce mariage est une erreur qui pourra te coûter cher, ceci soit dit sans te fâcher, mon frère.

ROGER.

Trouverais-tu que le prince de Charlemont n'est pas à mon niveau ?

MICHEL.

Je trouve, au contraire, que tu es un peu au dessous du sien.

ROGER.

Pourquoi n'allierait-on pas les grands noms et les grandes fortunes afin de fonder une société nouvelle où s'éteindraient les antipathies qu'ils ont nourries jusqu'ici l'un pour l'autre ?

MICHEL.

Ce projet là, mon frère, est le cousin de la paix universelle... il y a quelqu'un de dupé chez toi.

ROGER.

Comme vous vous exprimez à propos d'un mariage illustre ?

MICHEL.

Il est impossible que ce mariage illustre ne soit pas une spéculation de la part du prince. Où sont d'abord les biens de ce monarque ?

ROGER. En Allemagne.

MICHEL.

C'est bien loin. J'aime mieux les tiens; ils sont à Paris, à Colmar où sont les entrepôts de toile, et à Bièvre dans les usines. Mais, dans quelques jours, je l'espère, je serai en mesure de l'éclairer autant sur le compte du prince que sur celui de son premier ministre.

ROGER.

Tu n'écoutes que ta haine pour tout ce qui n'est pas négociant.

MICHEL.

Je ne vois que la conservation de la fortune et le bonheur de notre Isabelle. Ton expédition, puisqu'elle est fatalement liée à ce mariage, est une ruine : pendant les quinze jours que tu nous as forcés de passer au Havre, Oclave et moi, nous nous sommes largement édifiés. Vainement le digne M. Brunville avait semé autour de nous des compères chargés de nous prouver que l'affaire était sociale, civilisatrice, grandiose, humanitaire, comme ils disent dans leur patois; l'épais Auvergnat a su la vérité : Non seulement tu vas perdre ton million, mon frère, mais tu seras cause que des malheureux, abusés par ton nom, iront mourir de faim sur des plages désertes. Je ne sais point encore ce qu'est le prince; mais le favori, je puis l'assurer, est...

ROGER.

Assez ! je ne marie pas ma fille à M. de Brunville... Nous nous sommes assez expliqués, je crois, sur un point qui m'est aussi personnel qu'à toi-même...

Il veut se retirer.

MICHEL.

Reste encore.

ROGER.

Mais...

MICHEL.

Quand nous quittâmes, toi et moi, il y a vingt ans, les montagnes de l'Auvergne pour venir à Paris... (*Après avoir promené des regards d'admiration autour de lui.*) nous avions des sahots.

ROGER. Pourquoi rappeler ce passé ?

MICHEL.

Pourquoi l'oublier ? Arrivés à Paris, nous fîmes tout pour vivre, et nous végûmes fort mal pendant plusieurs années. Te souviens-tu de cette nuit d'hiver où ta femme, moi et notre plus jeune frère arrivés, de la veille, après l'avoir longtemps cherché, nous le trouvâmes sur le pont des Arts, regardant pensivement tantôt l'eau, tantôt le ciel ?

ROGER.

Michel !

MICHEL.

Un homme vint à notre aide ; c'était ce frère, pauvre marchand de charbon aux environs de Moulins. Il nous prêta 3,000 francs, qui en valaient 30,000 au moment où il nous les mit dans la main. Ton activité engourdie par la misère, s'éveilla. L'espoir nous revint au cœur. Tu fîs si bien valoir ces 3,000 francs, qu'au bout de dix ans ils en avaient produit 300,000.

ROGER.

Grâce à toi, Michel, grâce à ta prudence, à tes idées sûres, fécondes, saines. Je te dois ma fortune.

MICHEL.

Ne parlons pas de moi, car tu me vaux bien ; tu as l'esprit des affaires et tu es un honnête homme... Sans ton ambition...

ROGER.

Moi, ambitieux ? moi, sorti du peuple ?

MICHEL.

Douze ans après tu possédais deux millions ; aujourd'hui, tu n'es pas loin d'en avoir quatre.

ROGER.

Et en bonne justice, Michel, il t'en revient la moitié.

MICHEL.

Pauvre frère ! avant de mourir, il ne te demande pour toute récompense que d'accomplir un jour la promesse que tu lui fis lorsqu'il nous prêta ces 3,000 francs qui t'ont rendu près de quatre fois millionnaire. Te souviens-tu de cette promesse ?

ROGER.

Oui... je crois... c'est au sujet de son fils.

MICHEL.

Tu lui promis à son lit de mort d'avoir un soin paternel de cet enfant, notre unique neveu, auquel il ne laissait rien ; tu pris l'engagement de faire son bonheur. Ce fils, honnête et laborieux garçon, a rendu d'immenses services à ta maison commerciale.

ROGER.

Je le nommerai chef de celle de Colmar, où j'irai l'installer après le mariage d'Isabelle.

MICHEL.

Et c'est ainsi que tu crois l'acquitter ?

ROGER.

Que faut-il donc faire pour lui ? parle... tu sais si je lui suis attaché.

MICHEL.

Il faut lui donner ta fille, qu'il aime et dont il est aimé, très-aimé, entends-tu ?

ROGER.

Ma parole est solennellement engagée ailleurs.

MICHEL.

Où la dégage.

ROGER.

Un négociant dégage sa parole ! Mais l'on m'attend ; nous reviendrons là dessus dans un autre moment.

MICHEL.

Si le jour où tu allais te précipiter dans la Seine, ton frère, au lieu de te prêter 3,000 francs t'eût dit : « Dans un autre moment. »

ROGER.

Eh bien ! cet argent que mon frère m'a prêté, je le rendrai au centuple à son fils, à Octave, car je le nomme directeur de notre expédition africaine ; il partira dans quelques jours sur le premier vaisseau de la compagnie.

MICHEL.

Fort bien ! Tu te crois généreux en te débarrassant de lui. Tiens, tu n'es qu'un ingrat... oui, qu'un ingrat... Et je te le redis une dernière fois avec toute la colère,

toute l'indignation dont je suis ému, mais aussi avec toute la tendresse et le respect d'un frère, cette affaire et ce mariage seront la ruine et le malheur de la maison.

ROGER.

Ils en seront la gloire... (*Il sort par le fond.*)

MICHEL.

Mon pauvre frère!... (*Il s'en va par le même côté.*)

SCÈNE V.

BRUNVILLE, ALINE, CHARLEMONT; puis, BAPTISTE. *Entrée par la gauche.*

BRUNVILLE, *à part.*

Il est parti! et avec lui le digne M. Michel, revenu du Havre, sans doute avec l'intention d'élever de nouveaux obstacles... Mais, je ne le crains plus.

ALINE.

J'ai dû bien vous surprendre tous les deux?

CHARLEMONT.

Sans doute, car nous vous croyions pour plus longtemps en Angleterre.

ALINE.

Mon retour doit surtout infiniment réjouir ce cher M. de Brunville?

BRUNVILLE.

Je mentirais si je n'en convenais pas.

ALINE.

A l'envie de vous voir, il faut joindre cependant l'ennui que j'éprouvais à vivre à Londres, malgré les succès que j'obtenais dans les concerts. Vainement le directeur m'a proposé un engagement superbe qu'il laisse toujours à ma libre disposition... C'est un affreux pays, et les habitans ne valent pas mieux. Les Anglais, voyez-vous, ne sont tolérables qu'en France. Une fois chez eux, ils redeviennent ce qu'ils sont, des Anglais. Parlons sérieusement. J'ai découvert à Londres que j'étais appelée à de grands succès lyriques. Les simples concerts sont au dessous de moi. Je veux débiter à l'Opéra.

BRUNVILLE.

Vous avez peu de voix.

ALINE.

Mais ce peu est ravissant. D'ailleurs, vous ferez dire par les journaliers que je possède une voix enchanteresse. Ils disent bien autre chose. Et si j'ai du succès, je vous rappellerai que M^{lles} Sondag, Lady Lenuox, Lady Essex, la duchesse de Saint-Albaus, actrices comme moi, ont épousé des barons et des princes, et je vous sommerai alors de tenir votre promesse.

CHARLEMONT.

Pas si haut... je vous en prie.

ALINE.

Que se passe-t-il donc ici ?

CHARLEMONT.

Mais rien.

ALINE.

Vous me trompez. Regardez-moi.

CHARLEMONT.

Vous êtes toujours charmante.

ALINE.

D'où vient que des commissionnaires sont en train de déposer des malles à votre porte ?

BRUNVILLE, à part.

Aïe !

CHARLEMONT.

Des commissionnaires ?... ah ! oui...

BRUNVILLE.

On va tout vous dire... Le prince a ramené avec lui, du Havre, d'où il vient, un des vieux amis de son père, un honorable négociant.

ALINE.

Vous le nommez ?

BRUNVILLE.

M. Roger.

ALINE.

Ce M. Roger, cet honorable négociant du Havre porte donc des chapeaux de femme ? des domestiques de la maison prenaient des cartons à chapeaux des mains des commissionnaires.

BRUNVILLE.

Nous avons oublié de vous dire que M. Roger est accompagné de sa femme.

CHARLEMONT, à part.

Quel embarras ! que lui dire !

BAPTISTE, entrant du fond.

Monseigneur veut-il pour demain un dîner de quatre-vingts couverts.

ALINE.

Quatre-vingts couverts pour le dîner d'un négociant du Hâvre et sa femme !

CHARLEMONT, au maître-d'hôtel.

Laissez-nous.

BAPTISTE.

Le dîner de noces de monseigneur...

ALINE.

Un dîner de noces !... ah ! vous êtes marié ?

CHARLEMONT, à Baptiste.

Sortez !... (Baptiste s'en va par le fond.)

ALINE.

Vous êtes marié !

BRUNVILLE.

Pas tout-à-fait...

ALINE, vivement à Brunville.

C'est vous qui êtes l'auteur de ce mariage ! vous qui avez conseillé mon voyage à Londres... vous êtes un homme charmant.

BRUNVILLE.

La nécessité est notre excuse. Sans le vouloir, vous avez contribué au dérangement de la fortune de votre ami.

ALINE.

D'autres que moi, M. de Brunville, l'ont ruiné... et permettez-moi de croire que l'amitié dans cette circonstance a eu le pas sur l'amour.

BRUNVILLE.

Le premier il vous offre l'exemple d'un salutaire retour aux choses sérieuses. Imitiez son exemple.

ALINE.

J'estime infiniment le conseil, mais comme c'est avec

M. de Charlemont, sur sa promesse, que je comptais me marier un jour...

CHARLEMONT, *à part, à lui-même.*

Oui, j'avais sincèrement promis.

ALINE.

Souffrez que je n'accepte pas ce conseil, tout généreux qu'il soit, comme une indemnité.

BRUNVILLE.

Il est d'autres réparations.

ALINE.

Qui vous en demande ?

BRUNVILLE.

On vous en offre.

CHARLEMONT.

Elles vous sont dues.

BRUNVILLE.

Vous désiriez entrer à l'Opéra.

CHARLEMONT.

Vous y entrerez.

ALINE.

J'ai donc assez de voix maintenant ?

BRUNVILLE.

Vous aurez douze mille francs d'appointemens et vous ne chanterez jamais.

ALINE.

Mais !

BRUNVILLE.

Vous chanterez.

CHARLEMONT.

Vous êtes venue à Paris dans un espoir qui ne peut se réaliser... En nous mariant, cet hôtel devenait le vôtre... Isolée maintenant... comme étrangère à Paris, et par ma faute... je comprends mes devoirs... je m'empresse aujourd'hui même... une demeure tranquille, élégante... tous vos désirs seront remplis... parlez !

ALINE.

Je veux que vous ne vous mariiez pas ! Votre amour, vos promesses sont des droits que rien ne peut m'enlever. L'argent n'est pas tout... pour moi, du moins...

Puisque vous traitez le passé de comédie, prenez garde que je n'agisse en femme de théâtre.

BRUNVILLE, à part.

Elle éclate.

CHARLEMONT.

De grâce!

ALINE.

Je sais comment on émeut la foule et comment on fait rire le parterre.

CHARLEMONT.

Du scandale!

ALINE.

Nous verrons.

CHARLEMONT.

Vous n'oseriez pas...

ALINE.

h! vous me défiez!

BAPTISTE, entrant du fond avec un plateau contenant deux lettres.

Monseigneur, une lettre qu'on apporte à l'instant, et ce billet qu'une jeune dame vient d'écrire...

ALINE, s'emparant du billet.

Permettez...

CHARLEMONT, qui a pris la lettre.

Mais...

ALINE.

Vous voyez! celle qui doit être votre femme vous écrit: « Monsieur, avant de m'engager avec vous par des liens éternels, je vous demande à l'instant même la faveur d'un entretien secret. J'attends votre réponse en bas dans ma voiture. Isabelle Roger. »

CHARLEMONT, troublé.

Isabelle!

BRUNVILLE.

Ici!

ALINE, au Domestique.

Introduisez cette dame... (Baptiste sort par le fond.)

CHARLEMONT.

Que faites-vous?

ALINE.

Ne craignez rien, il n'y aura pas de scandale. La jeune femme qui va entrer, doit être respectée... mais je vous entendrai... *(Elle entre à gauche.)*

CHARLEMONT.

Quel supplice !

BRUNVILLE.

Quelle journée !... *(Il sort à droite.)*

CHARLEMONT, seul.

Je ne devine pas pourquoi M^{lle} Roger vient ici, quand dans une heure je dois l'épouser... Mais qui donc m'écrit?... *(Il décachette.)* M. Octave Roger?... *(Il lit.)* « Monsieur, je serai chez vous dans quelques minutes ; je veux vous voir, vous parler, vous dire que j'aime M^{lle} Roger. » Un rival !... « Vous comptez l'épouser aujourd'hui, vous ne l'épouserez pas. Je reviens à temps, je la protégerai. Renoncez-y sur-le-champ, ou sur-le-champ je vous punirai. Nous allons nous voir face-à-face... Isabelle votre femme ! cela ne sera pas... je ne me connais plus... cette pensée me rend fou... Encore une fois, renoncez à épouser aujourd'hui ma cousine ; ou bien, M. le prince de Charlemont, je vous flétrirai de ma main !... » Il me flétrira de sa main ! qu'il vienne donc ! — Mademoiselle Roger !...

SCÈNE VI.

CHARLEMONT, ISABELLE.

ISABELLE, du fond.

Vous êtes seul, monsieur... *(A part.)* J'arrive à temps.

CHARLEMONT. Madame...

ISABELLE.

On ne m'a pas vue sortir... je me suis échappée... *(A part.)* Oh ! non, Octave n'est pas encore venu ! Merci, mon Dieu !... *(Haut.)* Monsieur, pour sauver votre délicatesse... votre réputation... vous m'avez fait dire à mon père que je consentais à porter votre nom... il était également convenu, monsieur, que vous partiriez aussitôt que j'aurais fait ce mensonge. Vous n'êtes pas parti et nous allons nous marier...

CHARLEMONT.

Ainsi que je vous l'avais promis, j'aurais quitté la France, mais les instances, mais les supplications de votre père... Oh! cette lettre!...

ISABELLE.

Où, monsieur, son honneur, son repos, sa dignité, étaient attachés, m'a-t-il dit, à cette alliance. Je me suis laissé convaincre... convaincre, non! mais attendre... un père qui pleure! J'ai obéi, j'ai consenti... Oh! monsieur, je n'ai pas la tête à moi en ce moment; mais je vois que je suis sacrifiée... mais je dois vous dire que je ne vous aime pas.

CHARLEMONT, à part.

Il me flétrira si j'ose l'épouser!

ISABELLE.

Et voyez jusqu'où va ma franchise... mon délire... mon désespoir... je vous dis encore que non-seulement je n'ai pas d'amour pour vous, mais que j'en éprouve pour un autre. Celui que j'aime, c'est mon cousin... c'est M. Octave.

CHARLEMONT, à part.

Octave... Lâcheté de céder à ses menaces!... lâcheté!...

ISABELLE.

Dans quelques minutes, je vous suivrai à l'autel. J'ai été fille docile et résignée, vous aurez droit comme mon époux à toute ma soumission... et je n'attendrai de vous, M. de Charlemont, que du respect...

Elle sort par le fond.

SCÈNE VII.

CHARLEMONT *agite vivement la sonnette*. ALINE, *sortant du cabinet de gauche*.

ALINE.

Que se passe-t-il donc dans votre esprit, dans votre cœur?... Ce que cette jeune femme a trouvé dans le sien est plein de loyauté, de naturel. J'étais entrée là avec la jalousie, la haine, j'en suis sortie avec l'admiration et la pitié...

CHARLEMONT, *sonnant et appelant*. Baptiste!

ALINE.

Mais vous ne l'aimez pas... tandis que moi... vous m'aimez...

BAPTISTE, *du fond.*

Monseigneur...

CHARLEMONT.

Mes gants, mon chapeau, la voiture est-elle prête?
Fais avancer...

Baptiste s'incline et sort par la droite.

ALINE.

Ah! vous m'entendrez!... moi qui accours réclamer l'accomplissement de votre promesse. Vous ne l'aimez pas, vous dis-je, et elle en aime un autre. L'intérêt vous conseille, je le sais, la nécessité...

CHARLEMONT.

Non! la vengeance... un défi insolent.

ALINE.

Charlemont, écoutez-moi... Je ne serai plus vaine, prodigue, folle de plaisirs et de fêtes... vous m'aimez, sauvez-moi, sauvez-vous... élevez-moi par votre nom et ne le vendez pas! Répondez-moi, mon ami.

CHARLEMONT.

Adieu!... (*Il sort par la droite.*)

ALINE.

Voilà comme ils finissent tous... mais ils reviennent...
Qu'il ne revienne pas!... Quel est ce bruit?

OCTAVE, *en dehors.*

Je vous répète que je verrai M. de Charlemont.

LES DOMESTIQUES, *en dehors.*

Monseigneur n'y est pas.

SCÈNE VIII.

ALINE, OCTAVE.

OCTAVE, *du fond, parlant dedans aux gens du dehors.*

Eh bien! s'il est sorti, je l'attendrai... (*Il ferme avec force la porte du salon après y être entré.*) Il ne se marie qu'à cinq heures... j'ai du temps, je l'attendrai et nous verrons!... (*Apercevant Aline.*) Vous ici, mademoiselle!

ALINE.

M. Octave ! vous que j'ai rencontré si souvent l'hiver dernier dans nos concerts.

OCTAVE.

Vous connaissez M. de Charlemont... je veux lui parler... je veux... je veux le tuer !

ALINE.

Le tuer ?...

OCTAVE.

En revenant du Havre ce matin, j'ai écrit à M^{lle} Roger, dans une lettre où je lui reproche sa fausseté, son parjure, que son mariage avec M. de Charlemont, chez qui j'allais me rendre, ne se fera pas tant que j'aurai un souffle de vie.

ALINE, à part.

Quel espoir ! (*Haut.*) Mais c'est vous ! vous qu'elle aime.

OCTAVE.

Qui vous l'a dit ?

ALINE.

C'est M^{lle} Roger qui me l'a appris en parlant à M. de Charlemont : je l'ai entendu ici même.

OCTAVE.

Elle est venue ici ?

ALINE.

Pour dire au prince qu'elle n'aimait, qu'elle n'aimerait jamais que vous.

OCTAVE.

C'est lui pourtant qu'elle épouse.

ALINE.

Son père l'exige.

OCTAVE.

Et son cœur repousse ce mariage ?

ALINE.

Il sera le malheur de M^{lle} Roger.

OCTAVE.

Où ! non, il ne se fera pas.

ALINE.

Empêchez-le... mais hâtez-vous... plus d'hésitation... plus de délai...

OCTAVE.

Ce trouble!... J'ai peine à comprendre...

ALINE.

Eh! pourquoi suis-je ici? Pourquoi cette Aline que vous avez vue si souvent insoucieuse et gaie dans le monde, laisse-t-elle éclater devant vous son émotion?... Votre douleur est la sienne.

OCTAVE.

Ah! je devine... Comptez sur moi... ce mariage n'a lieu qu'à cinq heures : d'ici là...

ALINE.

Il a lieu en ce moment.

OCTAVE.

Que dites-vous? impossible!... je cours.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MICHEL, *dû fond.*

MICHEL. Il n'est plus temps... ils sortent de la mairie.

OCTAVE.

Grand Dieu!

ALINE.

Marié!... oh! je me vengerai!... A bientôt! M. de Charlemont, à bientôt... *(Elle sort par la gauche.)*

OCTAVE.

Ainsi, je ne puis plus rien pour le bonheur d'Isabelle?

MICHEL.

Tu peux encore beaucoup.

OCTAVE.

Moi?

MICHEL.

Roger t'a mis à la tête de sa déplorable expédition. Avant d'aller en Afrique, tu t'arrêteras à Londres où tu vas aller à la place de M. Brunville, qu'on y attend pour lui livrer le matériel nécessaire à la fameuse colonisation.

OCTAVE.

Partir! Ne plus la voir!

MICHEL.

Il le faut... tu partiras, non pas demain, mais au-

jourd'hui... En toi seul est notre salut et l'avenir d'Isabelle.

OCTAVE.

L'avenir d'Isabelle!

MICHEL.

Des instructions pour ta conduite à Londres y arriveront en même temps que toi... Mais, j'entends du bruit... Ce sont les voitures de la noce qui entrent dans la cour de l'hôtel.

OCTAVE.

Ma place n'est plus ici... je pars...

BAPTISTE, annonçant du fond.

M. le prince et M^{me} la princesse de Charlemont!

OCTAVE.

Venez, venez, mon oncle!... *(Ils sortent à droite.)*

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène a lieu dans les appartemens du prince,
chez M. Roger.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLEMONT, seul, assis.

Je suis content de ma fête, mon bal a été charmant. Depuis huit mois que je suis marié, c'est le plus brillant que j'aie donné. Aline, que j'ai enfin décidée à y venir, ne m'a jamais paru si belle, si séduisante. Pourquoi conservait-elle, au milieu de son enjouement, cette tenue qu'elle affecte d'avoir depuis qu'elle est sérieusement une artiste, un premier sujet de l'Opéra?... Elle n'est plus la même... constamment sur la réserve avec moi, m'accueillant toujours avec la même grâce, mais depuis mon mariage ne me reconnaissant plus aucun des privilèges du passé... et pourtant, je ne l'ai jamais tant aimée... mon bal était pour elle... elle a feint de l'ignorer. Son indifférence me tourmente... cette coquetterie me dépite horriblement... je l'ai prié de me recevoir

ce matin pour la féliciter sur sa délicate toilette. Comme tout change!... je sollicite aujourd'hui.. (*Il se lève, et s'approche d'un fauteuil où est déposée une veste de chasse.*) Voyons si l'on aura suivi les indications de Brunville. C'est la troisième fois qu'il faut retoucher cette veste que j'aurai demain à la course au clocher. Serai-je vainqueur dans cette course dont tous les salons et tous les clubs de Paris et de Londres s'occupent depuis deux mois? Ah! j'ai affaire à forte partie; le duc de Beresford, le premier cavalier de l'Angleterre qui arrive aujourd'hui pour prendre sa revanche; il se rendra directement à Bièvre où j'irai le recevoir. J'ai invité mes amis du Jockey-Club à venir demain constater ma victoire. Je triompherai pour ainsi dire chez moi, puisque des usines et du château de mon beau-père on découvre le vaste théâtre de la course.

BAPTISTE, *du fond, des papiers à la main.*

Monseigneur, c'est aujourd'hui le dernier jour de l'année, il y a là dans l'antichambre des gens qui attendent depuis une heure. Je viens enfin de découvrir que ce sont des fournisseurs de votre maison, votre carrossier, votre tapissier, votre tailleur.

CHARLEMONT.

Et tu ne les as pas reconnus d'abord?

BAPTISTE.

Monseigneur, ces gens-là maintenant s'habillent aussi bien que vous. Voici leurs notes. Il y a aussi parmi eux le marchand de tableaux et l'ancien chef des écuries du prince de Condé, celui qui a monté vos magnifiques équipages de chasse.

CHARLEMONT, *lui rendant les notes.*

Examine cela, et dis-leur de se présenter à la caisse de mon beau-père. C'est lui qui est chargé d'acquitter mes mémoires. Le brave homme, quoiqu'il n'ait pas été nommé député et ma digne belle-mère, me traitent toujours dans leurs lettres avec une tendresse inaltérable malgré les menées sourdes de ma femme, M^{me} la princesse de Charlemont, et les éternelles remontrances de l'économiste M. Michel. Ils s'entendent depuis le départ

de M. Roger pour Colmar; ils écrivent, ils conspirent contre moi; je le sais; et tout-à-l'heure encore, au sujet d'une somme insignifiante, ce Michel s'est permis des réflexions... de caissier.

BAPTISTE, qui va pour sortir.

Ah!... M. de Brunville vous fait instamment prier de ne pas sortir sans l'avoir vu; il va venir. Il a une importante nouvelle à communiquer à monseigneur... Un M. Clarke m'a aussi remis sa carte. Il a écrit quelques mots au crayon... (Il remet la carte à Charlemont.)

CHARLEMONT, lisant.

« M. Clarke veut parler à M. Charlemont. » Voilà qui est d'une belle impertinence... Fais entrer... (Baptiste sort par le fond.) M. Charlemont toute court... Je suis curieux de connaître un M. Clarke qui m'appelle M. Charlemont. Il mérite une leçon de ma part.

SCÈNE II.

CHARLEMONT, CLARKE, du fond.

CHARLEMONT, assis.

J'ai l'honneur de vous apprendre, M. Clarke, que si j'apporte une attention scrupuleuse à qualifier chacun selon sa position dans le monde, j'aime, en revanche, qu'on m'accorde, en me parlant ou en m'écrivant, le rang qui m'est dû. Le hasard veut que mon père ait été prince, mon aïeul grand baron de Hauvilliers en Brabant et que tous mes ancêtres, depuis quatre siècles, aient porté la couronne de duc. Il faut se souvenir de ces choses-là dans l'occasion. Vous vous appelez M. Clarke. Je ne connais qu'un Clarke au monde qui ait le droit de passer sur mes titres; ce Clarke est l'honneur de l'Angleterre; il s'assied familièrement à la table du duc de Suffolk; enfin, ce Clarke est le plus illustre marchand de chevaux des trois royaumes.

CLARKE, avec l'accent anglais.

C'est moi.

CHARLEMONT, se levant.

Vous!... vous êtes le célèbre M. Clarke?... Mais qui

me vaut l'honneur de votre visite? Asseyez-vous donc, mon cher M. Clarke... (*Ils s'asseyent tous les deux.*)

CLARKE.

La renommée est venue m'apprendre à Londres, M. de Charlemont, que vo allez donner une splendide revanche au duc de Beresford, le meilleur sportmann, le plus intrépide cavalier de l'Angleterre.

CHARLEMONT.

Oui, mon cher M. Clarke; et c'est demain, à trois heures, que la course doit commencer.

CLARKE. Vo serez vaincu.

CHARLEMONT.

Que dites-vous?

CLARKE.

Yes! vaincu.

CHARLEMONT.

Vous doutez donc beaucoup de mon habileté?

CLARKE.

No, mais votre adversaire n'a pas encore trouvé beaucoup de maîtres dans le steeple-chase.

CHARLEMONT.

J'espère qu'il trouvera le sien cette fois. Le champs à parcourir ne fut plus jamais périlleux.

CLARKE.

Je le sais.

CHARLEMONT.

Il s'agit de passer par dessus une haie de huit pieds d'épaisseur, de franchir la Bièvre, puis un mur de six pieds et enfin de traverser un étang glacé, borné de toutes parts par un fossé de dix pas de largeur.

CLARKE.

Alors, vo ne serez pas vaincu, mais tué.

CHARLEMONT. *Ils se lèvent.*

L'opinion d'un homme comme vous commence à m'effrayer. L'événement a prouvé cependant que je monte à cheval peut-être aussi bien que le duc de Beresford.

CLARKE.

Yes, mais vo n'avez pas son cheval.

CHARLEMONT.

Le mien, pourtant...

CLARKE.

Albion, celui que montera le duc de Beresford, descend de Godolphin, le plus célèbre cheval qu'ait jamais possédé l'Angleterre. Il était né en France.

CHARLEMONT.

Alors, vous venez me conseiller de ne pas courir?

CLARKE.

Attendez... Albion n'est pas le seul descendant de Godolphin; il en existe un autre, le fameux cheval Eclipse.

CHARLEMONT.

Que dites-vous?

CLARKE.

Celui qui l'aura, pourra seul lutter à forces égales avec le duc de Beresford.

CHARLEMONT.

Mais, qui possède ce merveilleux cheval?

CLARKE.

Moa.

CHARLEMONT.

Quel prix y mettez-vous? Parlez...

CLARKE.

20,000 francs.

CHARLEMONT.

20,000 francs?

CLARKE.

Pas un schelling de moins. Ce prix ne doit pas étonner vo; d'abord, parce que Eclipse est un admirable cheval, et ensuite, parce que son pedigree, en français, sa généalogie est des plus remarquables. Eclipse descend de Spiletta, Spiletta descend de Régulus, et Régulus de Godolphin: tous illustres chevaux. Il faut se souvenir de ces choses-là dans l'occasion.

CHARLEMONT.

Je comprends.

CLARKE.

Car, sans comparaison, si vo, qui êtes prince, vo ve-

niez à épouser la fille d'un bourgeois, vous vous feriez avec raison payer par son père tous vos titres au poids de l'or. C'est l'histoire de mon cheval, l'achetez-vous ?

CHARLEMONT.

20,000 francs !... et comptant ?

CLARKE.

Comptant. Je retourne demain en Angleterre, d'où je suis venu exprès pour vous.

CHARLEMONT, à part.

Où trouver aujourd'hui cette somme ? Michel la refusera, peut-être... (*Apercevant Brunville qui entre du fond.*) Ah ! Brunville ! C'est lui qui me la trouvera... (*Haut.*) C'est bien, c'est entendu, M. Clarke, faites conduire votre cheval à Bièvre, au château de mon beau-père, et revenez ici dans une heure, je vous compterais 20,000 francs.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRUNVILLE.

BRUNVILLE.

J'ai des choses importantes à vous dire...

CLARKE.

Adieu, monsieur, je assisterai demain à votre triomphe... (*À Brunville, sans accent.*) L'affaire est faite.

CHARLEMONT.

Au plaisir de revoir M. Clarke... (*Clarke sort par le fond.*) Mon cher ami, il me faut aujourd'hui 20,000 fr.

BRUNVILLE.

Vous les aurez... mais écoutez-moi... mon cher prince, vous ne savez que trop que notre expédition pour la côte d'Afrique a été une affaire manquée, complètement perdue. Vous vous rappelez aussi que le neveu de M. Roger était allé en Angleterre avec des valeurs importantes ; on n'a plus eu de ses nouvelles.

CHARLEMONT.

Si le neveu de M. Roger n'est pas revenu, s'il est mort peut-être, que puis-je à cela ?

BRUNVILLE.

Le neveu de M. Roger n'est pas mort, je l'ai vu.

Que dites-vous ?

CHARLEMONT.

Je l'ai vu hier au soir.

BRUNVILLE.

En êtes-vous bien sûr ?

CHARLEMONT.

Je vous l'affirme.

BRUNVILLE.

CHARLEMONT.

Pourquoi ce retour accompagné de tant de mystère ?
Au surplus, cette affaire regarde mon beau-père.

BRUNVILLE.

Elle vous regarde aussi. Une part de cet argent, si toutefois il existe encore, reviendra tôt ou tard dans vos mains. Et puisqu'il faut vous prouver que cette affaire vous intéresse doublement, sachez donc que M. Octave n'a osé venir à Paris, au risque peut-être de se compromettre, que parce qu'il n'a pu résister au désir de voir votre femme, dont il est toujours éperdument amoureux. Il l'a vue hier à l'Opéra.

CHARLEMONT.

Ma femme !

BRUNVILLE.

Au moment de la sortie, M. Octave semblait attendre le passage de la princesse. Je me suis approché, mais il a aussitôt disparu... (*Baptiste entre du fond et apporte une lettre.*)

CHARLEMONT.

Une lettre d'Aline... elle me prévient qu'elle ne sera pas ce matin chez elle... qu'elle passera la journée à la campagne... que signifie?...

BRUNVILLE, à part.

Aline, toujours cette femme!...

CHARLEMONT.

Cé départ, quand je l'ai prié de m'attendre. Ce mystère... je l'éclaircirai !

BRUNVILLE, l'interrompant.

Le seul mystère utile à pénétrer, c'est la cause du retour de ce jeune homme. De mon côté, je vais faire

tous mes efforts pour retrouver ses traces. Je m'attache à ses pas. Aidez-moi, et avant ce soir nous aurons obtenu un résultat inespéré... (*Brunville sort.*)

CHARLEMONT.

Je me souviens maintenant... oui, cette nuit, à mon bal, j'ai vu Aline qui cachait un billet dans son gant. Ce billet et cette prétendue partie de campagne par le temps glacial qui règne... Je cours chez elle...

Il va pour sortir.

BAPTISTE, *entrant du fond.*

M. et M^{me} Roger de retour de l'Alsace depuis une demi heure, font prévenir monseigneur de leur arrivée...

Il se retire.

CHARLEMONT.

M. Roger de retour ! M. Roger ici ! L'âge d'or va renaître pour moi ! J'ai retrouvé mon anneau magique et ma lampe merveilleuse. Modérons cette joie. Mon beau-père et ma belle-mère sont tous les deux sans doute en ce moment auprès de leur fille, et déjà on leur a dénoncé mon existence ruineuse, mes effroyables prodigalités. On instruit contre moi, mon acte d'accusation se dresse... (*Regardant au fond.*) Justement ! on vient me le lire. Voici M^{me} Roger que ma femme amène ici. La lutte va commencer ; et cependant, Aline...

. SCÈNE IV.

CHARLEMONT, M^{me} ROGER, ISABELLE, *du fond.*

M^{me} ROGER.

Viens, mon enfant ; j'ai hâte de l'embrasser. Mon cher gendre !... (*Elle embrasse Charlemont, frappé d'étonnement.*) Je viens vous accabler de reproches.

CHARLEMONT, *à part.*

Nous y voilà !... (*Haut.*) Moi ? chère M^{me} Roger.

M^{me} ROGER.

Vous et elle. Y a-t-il du bon sens ? j'ai tout appris. Vous vous croyez donc tous les deux de far pour danser ainsi des nuits entières ?

CHARLEMONT, *à part.*

Que dit-elle ?

M^{ME} ROGER.

Des voisins, des amis qui nous ont reçu à notre arrivée nous ont parlé de bals, de fêtes, du bruit des instrumens, de cette foule de voitures qui se pressent constamment à la porte de notre hôtel. Est-ce qu'il en est toujours ainsi depuis huit mois que nous sommes absens? Comment faites-vous pour résister à cette vie?

CHARLEMONT.

L'habitude, la jeunesse... (*A part, regardant Isabelle.*) Elle n'a rien dit.

M^{ME} ROGER.

J'ai été jeune aussi... mais Isabelle, ma fille, tu n'es pas raisonnable.

ISABELLE, avec calme.

Que voulez-vous, ma mère? le monde a ses exigences.

M^{ME} ROGER.

Mais la santé n'a-t-elle pas les siennes aussi, que vous oubliez?... je te trouve un peu changée.

ISABELLE. Ma mère...

M^{ME} ROGER.

C'est à toi de conseiller à ton mari de ne pas donner coup sur coup tant de fêtes, de bals; car, après tout, c'est pour toi qu'il les donne.

ISABELLE, se contraignant.

Sans doute... mais quand on est nouvellement en ménage, on a des politesses à rendre... des relations à établir... et les bals facilitent les rapprochemens. Et puis...

M^{ME} ROGER.

Et puis, à ce qu'il paraît, tu es devenue folle de la danse?

ISABELLE. Eh bien!... oui...

M^{ME} ROGER.

A votre tour, maintenant, M. mon gendre, vous n'êtes pas assez sévère pour elle... je vois que vous n'avez songé qu'à satisfaire ses caprices, qu'à lui inspirer le goût du monde. Prenez garde!

ISABELLE, à part. Pauvre mère!

M^{ME} ROGER.

Je ne parle pas tout-à-fait en belle-mère, ici; mais, qu'importe!... Tenez, je ne vous en sais pas moins bon

gré au fond, mon ami... Je voulais vous faire à l'un et à l'autre une leçon de morale, et je meurs d'envie de vous embrasser tous les deux pour la joie que vous me causez en vous montrant si bien unis... (*Elle tend la main.*) Mon gendre!

CHARLEMONT.

Chère M^{me} Roger; mais désolé de vous quitter... Une visite indispensable dans le quartier... Je serai bientôt revenu.

M^{me} ROGER.

Allez, mon ami, mais tenez-nous parole; revenez au plus vite. M. Roger désire tant vous voir!... Il s'est laissé entraîner par l'oncle Michel, qui nous attendait au passage. Je vous aurai vu avant lui... ce sera sa punition. Mais, hâtez-vous! Je reste avec ma fille.

CHARLEMONT, *baisant la main de M^{me} Roger.*

Adieu, madame; à bientôt!

M^{me} ROGER.

Eh bien! et votre femme!... (*Charlemont baise la main d'Isabelle et sort par la gauche.*) Au revoir, prince! Je l'adore, ton mari.

SCÈNE V.

M^{me} ROGER, ISABELLE.

M^{me} ROGER.

Nous voilà seules. Je suis fort embarrassée, ma chère Isabelle, pour t'apprendre un événement dont je n'ai pas osé te parler devant le prince; j'en suis encore tout émue.

ISABELLE.

Parlez... (*A part.*) Quel pressentiment!

M^{me} ROGER.

Tout-à-l'heure, nous attendions dans notre voiture que la porte de l'hôtel s'ouvrit; j'ai vu, pendant ce temps, un jeune homme pâle, agité et qui, placé près d'une maison voisine, avait les yeux fixés sur ta fenêtre. Il a cru s'apercevoir sans doute que je le remarquais, et il s'est éloigné rapidement. J'ai reconnu... et cependant cela me semble impossible.

ISABELLE.

Qui avez-vous cru reconnaître ?

M^{ME} ROGER.

Octave.

ISABELLE, à part.

C'est bien lui que j'ai vu hier à l'Opéra. Oh ! mon Dieu !

M^{ME} ROGER.

Était-ce bien réellement mon pauvre neveu, dont nous sommes sans nouvelles depuis huit mois, depuis son départ pour cette malheureuse expédition ? Est-ce croyable ? Octave est en Afrique...

ISABELLE.

Vous me jetez dans un étonnement...

M^{ME} ROGER.

Mais, alors, pourquoi ce jeune homme s'est-il enfui ? Allons, c'est une erreur... tant mieux, ma fille, n'est-ce pas ? Je t'ai affligée en te parlant d'Octave.

ISABELLE.

Vous l'aimiez tant !

M^{ME} ROGER.

Silence ! j'entends ton père !

SCÈNE VI.

ROGER, MICHEL, *tenant des papiers à la main.**Ils entrent du fond. M^{ME} ROGER, ISABELLE.*

MICHEL. Douteras-tu encore ? T'ai-je écrit la vérité ?

ROGER.

Je reste confondu.

MICHEL.

Tu voulais des preuves ? En voici. En as-tu assez ; il n'en manque pas...

ROGER.

Que d'argent dépensé en huit mois !... J'en suis ébloui, atterré...

MICHEL.

Un prince... ça va vite... très-vite !

ROGER.

Je lui parlerai... je lui dirai... Enfin, il m'entendra.

MICHEL.

Pas de colère... de bonnes raisons et de la fermeté.

M^{me} ROGER.

Qu'avez-vous donc tous les deux ?

ROGER.

Ah ! vous êtes ici, M^{me} Roger ? Où est votre mari, ma fille?... je désirerais...

ISABELLE.

Il est sorti.

MICHEL.

Tant pis ! j'aurais été bien aise...

M^{me} ROGER.

Mais... il va rentrer dans l'instant.

ROGER.

Je l'attendrai... (*A Michel.*) Tu verras !

MICHEL, à part.

J'y compte.

ISABELLE, à Roger.

Vous paraissez vivement contrarié.

ROGER.

Oui... tu m'as bien entendu, Michel, pour m'éclairer... (*Il s'assied.*)

MICHEL.

C'est-à-dire que tu as bien attendu pour ouvrir les yeux. Tu étais bien trop absorbé par ton élection pour songer à ta famille. Mais tandis que tu t'occupais des affaires du pays, les tiennes déclinaient de jour en jour. Tu voulais être député. Il paraît que les commerçans, tes confrères, ne se sont pas souciés de te nommer. Ton gendre les a effarouchés ; un manufacturier qui donne sa fille à un prince... Ils se sont mêlés de ton opposition, ils t'ont conseillé de te faire nommer pair de France. Et où sont donc les suffrages que devait t'acquérir la superbe influence de M. le prince de Charlemont ? Aujourd'hui, ce ne sont pas les princes qui sont les députés, ce sont les vignarons.

M^{me} ROGER.

Il s'agit donc de notre gendre ?

MICHEL. Oui.

M^{ME} ROGER.

J'aurais dû le deviner,

ISABELLE.

Permettez que je me retire.

M^{ME} ROGER.

Je suis sûre que les réflexions de M. Michel sur ton mari...

ISABELLE.

Non, ma mère : quelques ordres à donner dans l'hôtel où l'on ne s'attendait pas à votre heureux retour.

ROGER.

A bientôt, Isabelle !

ISABELLE.

A bientôt, mon père !... *(Elle sort par la gauche.)*M^{ME} ROGER.

Vous êtes singulièrement acharné contre le prince, mon beau-frère.

MICHEL.

Et vous singulièrement confiante, ma belle-sœur.

M^{ME} ROGER.

J'ai de bonnes raisons pour l'estimer ce qu'il vaut.

MICHEL.

J'en ai de meilleures pour savoir ce qu'il coûte.

M^{ME} ROGER.

Votre partialité...

ROGER, se levant.

M^{ME} Roger, mon frère voit les choses d'une manière positive... Il prend à cœur nos intérêts, compromis par la trop grande facilité de notre gendre à disposer de ma fortune.

MICHEL.

La balance en est aisée à établir. Tu possédais trois millions : un à ton gendre, un dans cette funeste expédition, reste un million avec lequel tu soutiens ta maison commerciale ébranlée. Eh bien ! ce dernier et précieux débris de ta fortune est devenu le point de mire de ton gendre, qui la compromet chaque jour par des prodigalités inouïes. Et cela au moment où tes usines de Bièvre sont arrêtées et tes ouvriers sans travail. En-

fin, je t'ai remis entre les mains ce qu'il a dépensé en huit mois. Tu possèdes maintenant la collection... encore je ne la crois pas complète.

ROGER.

Cela dépasse toutes les prévisions possibles. Quelle effroyable dilapidation!

M^{ME} ROGER.

N'oubliez pas, pourtant, mon beau-frère, vous qui calculez si bien, qu'il faut faire entrer en ligne de compte pour être juste, les dépenses qu'au milieu d'une existence brillante, notre gendre a dû faire pour sa femme: telles que bijoux, dentelles, cachemires, parures de bal, de soirées...

MICHEL.

Ma digne belle-sœur, votre arithmétique est en défaut: votre fille n'a eu ni dentelles, ni bijoux, ni cachemires, ni parures, et elle n'est jamais allée au bal.

M^{ME} ROGER.

Ah! c'est trop fort! et voilà ce qui prouve que vous n'aimez pas le prince.

MICHEL.

Dites plutôt que c'est le prince qui n'aime pas sa femme.

M^{ME} ROGER.

Il n'aime pas sa femme! Si vous eussiez été là il n'y a qu'un instant...

MICHEL.

Il est donc bien changé, depuis trois quarts d'heure. Pendant les huit mois qui viennent de s'écouler il ne l'a pas rendue heureuse.

ROGER.

Michel, je veux bien croire à l'énormité de ses dépenses...

MICHEL.

Tu les paies assez souvent pour y croire.

ROGER.

Mais quant à la réalité de son affection pour ma fille...

M^{ME} ROGER.

On ne peut en douter.

MICHEL.

Non... mais on peut la nier complètement, et je la nie.

M^{ME} ROGER.

Vous allez beaucoup trop loin, mon beau-frère; je ne comprends pas, M. Roger, que vous souffriez...

MICHEL.

Ah! vous m'y poussez! Eh bien! la fille du dernier de vos commis, la fille de votre fermier de Saint-Germain est cent fois plus heureuse que votre fille.

ROGER.

Tu te trompes; des personnes jalouses ont pu te dire... de faux rapports te faire croire...

MICHEL.

De faux rapports!... je vois tout moi-même... M. le prince va briller dans le monde, M^{ME} la princesse ne quitte pas l'hôtel; M. le prince a sa loge d'avant-scène à l'Opéra, M^{ME} la princesse paie sa place quand elle veut y aller; M. le prince a chaque jour sa table de douze couverts, M^{ME} la princesse dîne seule; M. le prince donne des bals, et triste et toujours isolée, M^{ME} la princesse se retire dans sa chambre, où depuis son illustre mariage, pas un sourire, pas une consolation n'est venue la trouver; M. le prince a, enfin, toutes les joies de la vie, M^{ME} la princesse en a toutes les douleurs.

M^{ME} ROGER.

Cela n'est pas!

MICHEL.

Ose donner à ton tour un pareil démenti à ton frère!

ROGER.

Ma fille!... Il serait donc vrai?

M^{ME} ROGER.

Encore une fois, cela n'est pas possible. Isabelle me l'aurait dit.

ROGER.

M^{ME} Roger, la parole de Michel mérite qu'on s'y arrête.

M^{ME} ROGER.

Allons, vous voilà prévenu aussi...

ROGER.

Non, mais je dois vouloir m'éclairer. Une explication sévère, décisive avec le prince devient plus que jamais indispensable. Il va venir, je l'aurai.

MICHEL.

Tu me promets donc d'être ferme?

ROGER.

Inébranlable.

MICHEL.

Mais ta femme?

ROGER.

Et ma fille?... il vient!...

MICHEL.

Quant à moi, je jure bien sur mon honneur qu'il ne sortira pas un sou de mes mains pour payer ces mémoires.

ROGER.

J'y compte! Et s'il est besoin de te défendre...

MICHEL.

Oh! sois tranquille. Voici la clé de la caisse: toi-même, maintenant, viens la chercher... (*Il sort par le fond.*)

ROGER. Quel mariage!

M^{ME} ROGER.

Le prince!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CHARLEMONT.

Il entre par la gauche sans voir son beau-père ni sa belle-mère, et jetant avec colère sur un fauteuil sa canne et son chapeau.

CHARLEMONT.

Personne chez Aline! j'ai trouvé sa porte fermée... (*Apercevant M. et M^{me} Roger.*) Ah! et bonjour mon cher M. Roger! que je suis vraiment heureux de vous revoir... une aussi longue absence...

ROGER.

Oui, en effet... Cependant le temps passe vite quand les distractions... les plaisirs... (*A M^{me} Roger.*) Asseyez-vous.

M^{ME} ROGER, à Charlemont.

Asseyez-vous, mon gendre.

CHARLEMONT, à part.

Qu'ont-ils donc tous les deux?... (*Ils s'asseyent.*)

ROGER, feuilletant les mémoires.

Mon cher M. de Charlemont, mon frère Michel, plus particulièrement chargé de ces sortes d'affaires, vient de me remettre à l'instant ces notes qui vous concernent.

CHARLEMONT. Moi?

ROGER.

Ce sont des papiers... des... des mémoires de vos fournisseurs pendant mon absence.

CHARLEMONT.

Ah! très-bien.

M^{ME} ROGER.

Écoutez!

ROGER.

Je me suis engagé, il est vrai, à vous garder dans ma maison et à me charger de votre entretien pendant trois ans; mais je ne pensais pas, je l'avoue, que cet honneur me coûterait aussi cher.

CHARLEMONT.

Ce que vous dites me désole, mon cher M. Roger; est-ce que ces notes?...

ROGER.

Elles sont monstrueuses.

CHARLEMONT.

En vérité?

ROGER.

La note de M. Guillaume, votre bijoutier, que je prends au hasard, une note de huit mois seulement, s'élève à 36,000 francs.

CHARLEMONT, étonné.

Comment, il a osé! Ce marchand m'a trompé; il m'a dit: puisque vous êtes le gendre de M. Roger, je vous ferai un crédit sans bornes... Je n'ai cette confiance, a-t-il ajouté, qu'avec les gens de la cour et M. Roger.

ROGER.

C'est très-flatteur... mais... de bonne foi, comprend-

on, lorsque j'ai fait richement décorer pour vous, il n'y a pas encore un an, toute une aile de l'hôtel, que mon architecte me présente aujourd'hui un mémoire de 40,000 francs ?

CHARLEMONT.

Que voulez-vous ? des panneaux sans goût, des ornemens mesquins... j'ai commandé quelques peintures... mon cher M. Roger ; il est tel banquier célèbre dont la salle à manger a coûté 150,000 francs...

ROGER.

Vous n'êtes que prince, et il est banquier ; mais voici le plus fort, dû à M. Levasseur, ancien chef des écuries du prince de Condé : pour la formation des beaux équipages de monseigneur le prince de Charlemont, 60 mille francs ! C'est exorbitant ! c'est intolérable... c'est...

CHARLEMONT.

Oui, j'en conviens... cela a pu vous effrayer... mais avant de me condamner, ne vous demanderez-vous pas si je pouvais faire autrement ? En recouvrant l'éducation de mon rang, j'en ai pris les habitudes de luxe, le goût. Mes aïeux vivaient ainsi. Jeune encore, je suivais mon père aux courses de Chantilly. Son faste y était admiré. Mes enfans à leur tour... (*Prenant M. et M^{me} Roger par la main et les rapprochant de lui.*) Et n'avez-vous pas pensé, tous les deux, dans vos infailibles prévisions, à celui qui, un jour, devra trouver, lorsqu'il aura atteint l'âge d'entrer dans le monde, chevaux, équipage, meute ? N'avez-vous pas pensé à l'avenir d'un petit-fils... (*Il se lève.*)

ROGER. Que dit-il ?

M^{me} ROGER.

Un petit-fils !

CHARLEMONT.

Oui, les vœux d'une bonne mère ont été réalisés, oui bientôt, je l'espère... un petit-fils, marquis de Charlemont

M^{me} ROGER.

Vous l'avez entendu !... un petit-fils !... ah ! M. Ro-

ger... (*Elle va prendre la main de Roger.*) Plus de reproches! vous n'en auriez pas le courage... Un petit-fils... Ah! j'en pleure. Et maintenant, je l'exige... vous allez délivrer mon gendre de toutes ces mauvaises dettes criardes. Ah! M. Michel! M. Michel! Essayez encore désormais de désunir notre famille... Un petit-fils!... je vais annoncer cette bonne nouvelle à tous nos amis, à tout le monde... (*Elle sort par le fond.*)

ROGER.

Un petit-fils! Il est de ces surprises qui confondent, qui entraînent, qui désarment toutes les sévérités. Allons, mon gendre, que tout soit oublié... mais, à l'avenir, soyons prudents... car je ne vous ai pas dit le total.

CHARLEMONT.

Qu'importe?

ROGER.

Non, par curiosité... Mon ami, tu as dépensé 220,000 fr. en huit mois! Mais, j'y pense... une des plus grandes difficultés se présente. Si nous renvoyons ces malheureuses notes à la caisse, mon frère Michel refusera de les payer.

CHARLEMONT.

Malgré vos ordres?

ROGER.

Eh! plutôt à cause de mes ordres. Mais je ne l'abandonnerai pas; ce n'est pas la première fois qu'un père aura payé les dettes de son fils... n'êtes-vous pas mon fils! Michel n'a pas d'enfant; il ne sait pas les trésors de faiblesse que Dieu a mis dans le cœur des pères!... Avez-vous là du papier, une plume?

CHARLEMONT.

Sur cette table.

ROGER, à part, allant à la table et regardant Charlemont, écrivant.

Nous conspirons, mon gendre.

CHARLEMONT, pendant que Roger écrit.

Mes dettes seront payées... je respire.

ROGER.

Ton bijoutier s'appelle?...

B

CHARLEMONT.

Guillaume.

ROGER.

Je paierai à l'ordre de M. Guillaume, la somme de 30 mille francs! Mais j'entends du bruit... quelqu'un....

BAPTISTE, du fond.

M. Michel désire savoir si M. Roger est encore ici ; il va venir.

ROGER.

Non, je me rends à l'instant près de lui... Si Michel venait... je ne puis achever... *(Il se lève.)* Prends, paie tes mémoires... *(Il lui donne les billets.)* Adieu!... *(Il revient.)* Quels prénoms donnerons-nous au petit prince futur?

CHARLEMONT.

Les vôtres, M. Roger.

ROGER, en s'en allant.

Henri-Jules de Charlemont.

SCÈNE VIII.

BRUNVILLE, de gauche, CHARLEMONT; puis, BAPTISTE.

BRUNVILLE.

Ah! vous voici! Octave, qui est à Paris, comme j'en avais déjà la parfaite certitude, se cache... Vous ne devineriez jamais chez qui... Il est caché chez Aline.

CHARLEMONT. Chez Aline!... que dites-vous?

BRUNVILLE, à part.

Bien.

CHARLEMONT.

Ai-je bien entendu?... Ils se connaissent donc?

BRUNVILLE.

Aujourd'hui, à deux heures, il sera près d'elle.

CHARLEMONT.

Octave chez Aline?

BRUNVILLE.

Qui est restée à Paris.

CHARLEMONT.

Oh! je suis joué comme jamais homme ne l'a été. Ce-

lui qui a aimé ma femme, caché chez ma maîtresse. C'est une belle vengeance ! Je me croyais seul assez fort pour en être capable... Ils vont me voir tous les deux.

BRUNVILLE, à part.

Octave est pris...

Charlemont va pour sortir. Baptiste paraît.

BAPTISTE, du fond.

Monseigneur, l'Anglais qui est venu tantôt attend une réponse dans l'antichambre.

CHARLEMONT.

Je sais... (A Brunville.) Remettez-moi vite les 20,000 francs que vous m'avez promis.

BRUNVILLE.

Je ne les aurai que demain.

CHARLEMONT.

Maudit contre-temps ! c'est tout de suite qu'il me les faut... (Sortant son portefeuille et l'ouvrant.) Je n'ai là que de quoi payer mes fournisseurs... Et M. Clarke qui attend !...

BRUNVILLE.

Des billets signés par M. Roger ?... Est-ce que votre beau-père ne vous a pas donné ces billets pour payer vos dettes ?

CHARLEMONT.

Sans doute.

BRUNVILLE.

Payez-les donc. Débarassez-vous de cet homme.

CHARLEMONT.

Je n'ai pas la tête à moi en ce moment... Venez, vous le payerez vous-même... (A part.) C'est à deux heures qu'ils doivent se voir, je les surprendrai... (Haut.) C'est de chez Aline, ne l'oubliez pas, que je partirai à deux heures et demie pour aller à Bièvre recevoir le duc de Beresford. Veuillez, je vous prie, aller commander des chevaux. Le postillon viendra me prendre rue Joubert, 56. Sortons... (Isabelle paraît à droite ; elle entend les derniers mots prononcés par Charlemont.) M^{me} de Charlemont !...

Il fait signe à Brunville de sortir par le fond.

SCÈNE I X.

ISABELLE, CHARLEMONT.

ISABELLE.

M. de Charlemont, si nous vivons l'un à l'égard de l'autre dans un isolément qui nous dégage de toute responsabilité réciproque, il y a cependant entre nous une famille qui nous est commune; c'est la mienne. Notre indifférence s'arrête là.

CHARLEMONT.

Que veut dire madame?

ISABELLE.

Voici ce qui m'amène : Mon père est de retour, vous l'avez vu... Vous savez qu'une crise commerciale a été cause que 500 ouvriers de notre filature sont pour le moment sans ouvrage. Ne pensez-vous pas, monsieur, qu'il est mal que vous alliez demain donner à ces pauvres gens, à Bièvre, sous leurs yeux mêmes, le spectacle public d'une course où vous étalerez le luxe brillant de vos voitures, de vos chevaux, de vos gens?...

CHARLEMONT.

Mais votre père, madame, ne s'est pas plaint.

ISABELLE.

Il ignore ce projet de fête.

CHARLEMONT.

Si je croyais comme vous, madame, que cette course pût avoir les conséquences graves dont vous vous effrayez, je consentirais à vos désirs; mais dans cette circonstance comme dans toutes, vous avez cédé à votre penchant de trouver mal tout ce qu'on fait chez moi, et vous avez fini par arracher à votre imagination des craintes que vous ne croyez devoir qu'à votre raison.

ISABELLE.

Je me retire, monsieur, profondément attristée du refus que j'éprouve; car il me paraît impossible que mon père ne soit pas informé, par la rumeur publique, de ce qui va se passer.

CHARLEMONT.

La rumeur publique!... On sait ce que cela veut di-

re... Voilà où vous vouliez en venir ! à amener une rupture entre votre père et moi.

ISABELLE.

Vous êtes injuste ! si j'avais voulu vous abandonner à vous-même, ainsi que vous le dites, cela m'était facile.

CHARLEMONT.

Eh ! madame, voudriez-vous essayer de me faire sentir en ce moment tout ce que je vous dois d'indulgence ?

ISABELLE.

Loin de moi cette intention ! c'est moi, monsieur, qui m'étudie, qui m'appliquerai toujours à ne jamais rester au-dessous de la vôtre.

CHARLEMONT.

De l'ironie ?

ISABELLE.

C'est de la soumission la plus sincère.

CHARLEMONT.

Ce mot couvre souvent des projets auxquels l'ombre convient.

ISABELLE.

C'est vous qui vous plaignez, je crois ?

CHARLEMONT.

Eh bien ! j'aurai aussi mon silence, madame.

ISABELLE.

Votre silence ! que voulez-vous dire ? parlez, monsieur, que me reprochiez-vous ?... mon éloignement pour vos plaisirs, pour votre manière de vivre ? mon absence absolue de vos salons ? vous ne l'oseriez pas... Que me reprochez-vous, alors ? de manquer de confiance, de sympathie pour nous ?... Mais je vous atteste, sur mon âme, que j'ai voulu me tromper, m'abuser sur votre caractère. Oui, oubliant tout, monsieur, pour ne songer qu'à mon devoir, j'aurais voulu un jour vous dire : Pardon, j'ai cédé à des préventions injustes, je vous ai méconnu, mais je reviens et désormais ma vie est à vous. J'avais toujours vers ce but de mes illusions, mais vous l'éloigniez sans cesse : j'ai renoncé à le poursuivre, car j'ai eu peur, abattue enfin par le découragement,

de tomber dans les bras de ma mère... *(Avec calme.)* Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Le mensonge de notre situation a été dévoilé ce matin, à mes parens, par mon oncle Michel. Craignant que mon père ne refuse d'acquiescer vos derniers engagemens envers vos créanciers, je viens vous prier de disposer de ces diamans en leur faveur. Je n'ai jamais autant désiré d'en posséder de plus beaux.

CHARLEMONT, *étonné.*

Je vous remercie, madame, de cet élan de générosité... notre position respective ne me permettrait pas d'en profiter. D'ailleurs, votre sollicitude vous a trompée. M. Roger et madame votre mère me quittent à l'instant, pleins pour moi tous les deux d'un intérêt qui n'a qu'un tort, celui de devancer le vôtre, que je n'apprécie pas moins à sa juste valeur... *(Il sort par le fond.)*

ISABELLE.

Son dédain ! malheureuse ! quand je venais près de lui implorer tacitement un appui, chercher une sauvegarde contre un danger qu'il connaît, que je redoute... Octave !... Son éloignement me sauvait, j'y puisais ma force ; mais contre sa présence, qu'aurai-je, mon Dieu ! si je n'ai que moi ? Que s'est-il passé ici en mon absence ? La colère de mon père s'est donc apaisée ? Et ma mère... Le prince les a vus... et ils n'auraient plus voulu croire aux paroles de mon oncle. Tant mieux ! qu'ils conservent leur illusion, si la paix de leur cœur est à ce prix. Quelqu'un ! Mon oncle...

SCÈNE X.

MICHEL, ISABELLE.

MICHEL, *du fond.*

Où est ton mari ?

ISABELLE.

Il est sorti.

MICHEL.

Sorti ?

ISABELLE.

Mais vous m'effrayez, mon oncle ; votre agitation...

MICHEL.

Quel épouvantable malheur nous menace !

ISABELLE.

Parlez.

MICHEL.

Ton père, sachant bien que je n'ouvrirai plus ma caisse à M. de Charlemont, lui a signé un billet... il vient de m'être présenté : il est de 20,000 francs ! Ce n'est pas tout : ce billet a été rempli de la main de M. de Brunville ; comment cela se fait-il ? lui aurait-il été livré en blanc ? oh ! non ; mais la signature de ton père... c'est sacré... je tremble... un pressentiment... Si le prince a reçu plusieurs de ces billets... s'il les remplit, si ce Brunville s'en mêle... je n'ose dire ce qui arrivera, car il faudra tous les payer aujourd'hui, et aujourd'hui c'est jour d'échéance, une fin d'année !... Mes idées se brouillent, ma tête se perd !

ISABELLE.

Et que faire ?

MICHEL.

Je ne sais... (*A part.*) Et Octave !... ce dépôt que je lui ai confié... il faut qu'il me le rende... mais je lui ai ordonné de partir pour l'Amérique... S'il pouvait être encore à Londres !... (*Haut.*) Mais avant tout, et à tout prix, il faut avoir ces billets.

ISABELLE.

Oh ! oui... mais comment ?

MICHEL.

Je ne le tenterai pas... face à face avec M. de Charlemont... je me crains... mais toi, il faut aller les demander à ton mari, les lui arracher ! car, mon enfant, c'est la vie, c'est la fortune de ton père, c'est l'honneur de ta famille qu'il tient... Mais tu ne sais pas où il est ?

ISABELLE.

Attendez... je crois me rappeler... il a dit qu'il allait... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... rue Joubert, 56. J'y vais.
Sortie par le fond.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Boudoir chez Aline. — Il y a du feu dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, ROSE.

ALINE, assise.

Et vous dites que ce jeune homme s'est présenté à midi?

ROSE. Oui, mademoiselle.

ALINE.

Il m'annonce en effet sa visite pour midi dans ce billet... (*Elle a un billet à la main.*) qui m'a été remis par un domestique hier au bal du prince; mais ce n'est pas l'heure à laquelle je pouvais le recevoir.

ROSE.

Je lui ai dit de revenir à deux heures.

ALINE.

C'est déjà une assez grand faveur que de le recevoir... sa demande est si expressive... si touchante... Deux heures : allez voir si ce jeune homme vient, et puisqu'il craint tant d'être aperçu, introduisez-le par l'escalier secret qui conduit à ce cabinet...

Rose sort par la droite.

SCÈNE II.

ALINE, seule ; elle lit.

« Mademoiselle, ma vie, il ne m'est plus permis de
 « dire mon bonheur, dépend du service... que j'attends
 « de votre générosité. Mais ce service, vous ne pouvez
 « me le rendre qu'en m'accordant une secrète entre-
 « vue demain à midi chez vous. Si je vous disais mon
 « nom, ce qu'en ce moment je ne ferais pas sans dan-
 « ger, vous céderiez tout de suite à ma prière. Comme
 « je connais la bonté naturelle de votre cœur, je suis
 « sûr que vous hésitez à la repousser. » Et j'ai ac-
 « cordé, en retardant seulement de deux heures, l'en-
 « trevue qu'il me demande, afin d'avoir le temps d'écrire

au prince que je ne serai pas chez moi aujourd'hui. M. de Charlemont est déjà venu, et d'après mes ordres on lui a dit que j'étais allée à la campagne. Il a dû se retirer furieux, tant mieux. Je suis charmée d'avoir une occasion de plus de lui faire sentir qu'il ne doit plus voir en moi que le souvenir d'une passion dont nous ne renouvellerons pas l'erreur. Comme il m'a froidement sacrifiée à son ambition ! Avec quelle légèreté cruelle il s'est joué de ses promesses. Et pourtant, comme j'ai supplié ! Il a vu combien j'ai souffert. Mais il supplie, il souffre à son tour... Il est revenu à moi : voilà où je l'attendais ; j'aurais pu partir, retourner à Londres où m'appellent de brillans succès ; j'ai préféré contenter ma vengeance : je suis restée... Mais, pas de faiblesse, pas de pitié !... Car, je l'avoue, je l'aime encore, je sens qu'il ne faudrait qu'un cri pour réveiller une affection... Le courage ne me manquera pas... *(Se levant.)* Qui donc peut m'avoir écrit ce billet ? Je suis vivement intriguée... Un jeune homme obligé de cacher son nom... Il y a donc encore du roman dans la vie ? Je croyais qu'on n'en trouvait plus que dans les feuilletons...

Rose ouvre la porte du cabinet placé à la droite du spectateur. Octave entre. Rose se retire par le fond.

SCÈNE III.

ALINE, OCTAVE.

ALINE, M. Octave ! bon retour !

OCTAVE.

Merci pour cet accueil.

ALINE.

C'est donc vous qui m'avez écrit ?

OCTAVE.

J'accours vous demander un service.

ALINE.

Il est accordé. Ne nous sommes-nous pas promis un certain jour, jour mémorable pour tous deux, de nous aider mutuellement ?... Ensuite ?

OCTAVE.

Je vous demande aussi la plus grande discrétion.

ALINE.

Mais alors, c'est deux services que vous me demandez. Soyez tranquille.

OCTAVE.

Mon amour n'est plus un secret pour vous, témoin, il y a huit mois, de la douleur que j'éprouvai ce jour que vous venez de me rappeler... ineffaçable dans mon souvenir... Passons... mon séjour à Paris n'est plus que de quelques heures... et je viens chez vous, pénétré du désir plus profond que jamais de connaître quel est le sort de ma cousine.

ALINE.

Voyons, vous voulez savoir de moi si M^{me} de Charlemont n'a pas à se plaindre de son mari, n'est-ce pas ? Mon ami, les princes ne deviennent pas toujours meilleurs avec le temps. Je crois que M. de Charlemont ne rend pas sa femme très-heureuse.

OCTAVE. Elle ! si digne de l'être.

ALINE.

Avant de se marier, il avait immensément de dettes ; il paraît qu'il y tenait beaucoup, car il les a conservées.

OCTAVE.

Mais, qu'a-t-il fait de tout l'argent de la dot d'Isabelle ?

ALINE.

Il s'en est servi pour faire de nouvelles dettes. Vous savez qu'avant son mariage il aimait les chevaux, maintenant il passe ses journées dans ses écuries. C'est très-gai pour une jeune femme. Avant son mariage, il jouait avec passion...

OCTAVE.

S'est-il corrigé ?

ALINE.

Depuis son mariage, il joue avec fureur.

OCTAVE.

Grand Dieu !... il compromettra la fortune d'Isabelle et celle de son père.

ALINE.

C'est en bon chemin.

OCTAVE.

Et ne pouvoir rien pour elle ! Connaître ses douleurs et partir ! La laisser sans appui... sans protecteur... Mais quand je resterais, quel droit ai-je sur elle?... Aucun ! aucun ! c'est affreux ! Oh ! comme je serais reconnaissant, si quelqu'un aimé de M. de Charlemont avait assez d'autorité sur lui pour lui dire : « Mais, songez à l'existence que vous faites à cette jeune femme, si belle, si digne d'affection. »

ALINE.

Et quelle est cette personne que vous voudriez charger de parler ainsi à M. de Charlemont ?

OCTAVE.

Une personne imaginaire... qu'il aimerait... Je lui dirais encore : Obtenez de lui, puisqu'il n'est riche que par M^{lle} Roger, qu'il ne joue plus... qu'il joue un peu moins.

ALINE.

Toujours cette personne imaginaire ?

OCTAVE. Oui.

ALINE.

Je vous trouve adorable de franchise ; et, pour vous, il n'est rien que cette personne imaginaire ne fasse... mais elle n'espère pas beaucoup.

OCTAVE.

Elle me le promet ?

ALINE.

Elle vous le jure.

OCTAVE.

Merci... maintenant je pars... Vous m'avez parlé d'elle... je quitte l'Europe... c'est pour toujours... Pardon pour ces larmes.

ALINE. Que c'est beau d'être ainsi aimée !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROSE, du fond.

ROSE.

Mademoiselle ! mademoiselle ! M. de Charlemont vient d'entrer.

ALINE.
Malgré mes ordres ?

ROSE.
Il monte.

ALINE, à Octave.
Entrez dans ce cabinet et fuyez par l'escalier secret qui vous a conduit ici ?

OCTAVE.
Fuir devant lui !

ALINE, le poussant dans le cabinet de droite.
Je vous en supplie... Il est étrange que M. de Charlemont ose ainsi forcer ma porte... Le voici !

SCÈNE V.

CHARLEMONT, ALINE, du fond ; puis, ROSE.

CHARLEMONT, une canne à la main.
Il paraît que vous n'êtes pas à la campagne pour tout le monde.

ALINE, assise.
J'ai changé d'avis... (A part.) Que sait-il ?

CHARLEMONT.
Vous avez dû changer d'avis en route, car je me suis déjà présenté une fois et vous étiez partie, ou du moins aviez-vous recommandé de dire que vous étiez partie. Me croyez-vous dupe de ce mensonge ? Vous étiez ici pour quelqu'un.

ALINE. Il est bien naïf de demander ce qu'on sait.

CHARLEMONT.
Il est un peu moins naïf de répondre de cette manière. Eh bien ! je le répète, vous attendiez ici un jeune homme.

ALINE, se levant.
Est-ce que ma porte ne doit s'ouvrir que devant ceux qui la forcent ?

CHARLEMONT.
Vous l'avez donc reçu, vous l'avouez ? Répondez-moi, car la chaise de poste qui va me conduire à Bièvre est déjà dans la cour... je n'ai que deux minutes à vous donner... répondez-moi !

ALINE.

C'est que j'ai reçu plusieurs personnes depuis ce matin.

CHARLEMONT.

Ce jeune homme s'appelle Octave, puisque je suis condamné aujourd'hui à ne vous apprendre que ce que vous savez.

ALINE.

Non... il n'est pas venu... je ne me souviens pas... Mais quand il serait venu?

CHARLEMONT.

Nous vivons, vous et moi, dans un monde d'intrigues et de trahisons... Les plus perfides sont les meilleures. C'est avec ce visage riant, ce sourire aimable, qu'on immole l'amant de la veille à celui du lendemain... qu'on le livre au ridicule... pour se prêter complaisamment aux vengeances d'un rival ou d'un ennemi.

ALINE.

Parce que ce M. Octave est votre ennemi, si je vous comprends bien, vous prétendez que je l'aime. A ce compte, je paierais les frais de toutes vos inimitiés.

CHARLEMONT.

Il est possible que vous l'aimiez... mais, à coup sûr, ce n'est pas vous qu'il aime... ne vous en flattez pas.

ALINE.

Qui vous dit que j'y aie songé?

CHARLEMONT.

Et cela est prudent. Je vous proteste, qu'en cette circonstance, vous n'êtes que sa dupe, car il a aimé, car il aime encore ma femme.

ALINE.

Ah! vous êtes donc jaloux de votre femme?... Vous l'aimez... voilà enfin une chose que vous m'apprenez.

CHARLEMONT.

Eh bien! oui, je l'aime, et c'est pour punir celui qui a osé m'offenser en l'aimant, que je viens chez vous.

ALINE.

Ce n'est donc plus un de mes amans que vous venez chercher ici, mais un jeune homme amoureux de votre femme?... Je suis entièrement rassurée.

CHARLEMONT.

Cessez de me torturer ainsi. Depuis huit mois, depuis mon mariage, votre indifférence réelle ou calculée a ranimé ma passion, exalté ma jalousie...

ALINE.

Prenez-vous-en à votre mariage.

CHARLEMONT.

Vous vous vengez.

ALINE.

Non, vous vous trompez, je me corrige.

CHARLEMONT.

Pour en finir, je vais visiter ce cabinet... car il y est !

ALINE.

Une pareille prétention ! Et qui vous a donné ce droit ?

CHARLEMONT.

Vous. Car je ne fais que recourir à un moyen que dans votre méfiance vous avez employé vingt fois chez moi.

ALINE.

Et presque toujours avec succès... (*Barrant le passage à Charlemont, qui persiste à entrer dans le cabinet.*) Vous n'entrerez pas là, vous dis-je. Ce serait vous reconnaître un droit que vous n'avez plus.

CHARLEMONT.

Que je n'ai plus !

ALINE.

Et que vous n'aurez jamais.

CHARLEMONT.

Et qui me l'a ôté ? Si c'est celui qui est dans ce cabinet...

ALINE.

Non ! c'est celle qui est devant vous.

CHARLEMONT.

Eh bien ! celle qui est devant moi cédera cette fois encore.

ROSE, *du fond.*

Une jeune dame, qui paraît fort ému, veut absolument parler à M. de Charlemont, à lui seul.

ALINE.

Absolument... une jeune dame... Je trouve bien étonnant que chez moi...

CHARLEMONT.

Je ne devine pas qui ce peut être !

ALINE.

Vous ne devinez pas?...

CHARLEMONT.

Non... je vous l'assure... Pourtant, veuillez permettre... puisqu'on tient à me parler sans témoin...

Par ses gestes il semble prier Aline de le laisser seul.

ALINE, s'installant dans un fauteuil. — A Rose.

Faites entrer cette jeune dame.

CHARLEMONT.

Mais...

ALINE.

Vous m'avez soupçonnée... m'offririez-vous déjà ma revanche?... La voici.

SCÈNE VI.

ALINE, CHARLEMONT, ISABELLE, du fond.

CHARLEMONT.

Isabelle!

ISABELLE, à part.

Quelle est cette femme?... (Haut.) Je ne sais, madame, comment justifier ma démarche... nous ne nous connaissons pas... guidée par le nom seul de votre rue et le numéro de votre maison, j'accours chez vous.

ALINE, se levant. A part.

Elle est belle !

ISABELLE.

Une circonstance impérieuse autant qu'imprévue, m'oblige à venir chercher ici M. de Charlemont.

ALINE.

Madame doit être très-heureuse de l'avoir rencontré.

ISABELLE.

Oh! oui, très-heureuse... et j'en remercie le ciel.

ALINE, à part.

Comme elle est troublée... et lui aussi.

ISABELLE.

M. de Charlemont consentirait-il à m'accompagner chez moi?

ALINE, à part.

Chez elle!

CHARLEMONT.

Quel motif si grave, madame?

ISABELLE.

Je crois que l'explication que je désire avoir avec vous serait beaucoup mieux à sa place chez moi qu'ici, où je craindrais de prolonger une importunité déjà bien grande... Veuillez me suivre.

ALINE.

Mais, madame!...

ISABELLE.

Où suis-je?

CHARLEMONT, à Aline.

Vous parlez à madame de...

ISABELLE, bas à Charlemont.

Monsieur! mon nom ne doit pas être prononcé ici... (Haut.) Venez!... venez... je vous en supplie!

CHARLEMONT.

Forcé de me rendre à Bièvre à l'instant même, à mon retour je m'empresserai...

ISABELLE.

Non! ce sera maintenant que vous m'entendrez. Le père d'une jeune femme... d'une de mes amies, a eu la faiblesse, le malheur de confier sa signature à son gendre, que vous connaissez... Je viens vous prier, au nom de cette amie désolée, d'obtenir de son mari qu'il rende ces billets... vous le pouvez.

CHARLEMONT.

Ces sortes d'affaires en un pareil moment...

ISABELLE.

C'est le seul moment peut-être d'empêcher la ruine d'un père de se consommer... Où sont ces billets?

CHARLEMONT. Comme vous m'interrogez!

ISABELLE. Répondez.

CHARLEMONT. Mais, madame...

ISABELLE.

Que cet homme, dans l'ivresse d'une fortune imprévue, ait dévoré la dot de mon amie... Je pardonne... Mais qu'il dilapide à plaisir, de sang-froid, la fortune, le crédit d'un père aveuglé par une ambitieuse alliance... Ce pillage doit avoir un terme.

CHARLEMONT. Ce mot est une sanglante injure.

ISABELLE.

Enfin, monsieur, ces billets que sont-ils devenus ?

CHARLEMONT. Un autre les a.

ISABELLE. Qui ?

CHARLEMONT. M. de Brunville.

ISABELLE. Lui ! Oh ! mon père !... mon père !

ALINE, à part. Son père ?

CHARLEMONT. Mon ami, madame !

ISABELLE. Et un homme indigne !

CHARLEMONT. Qu'avez-vous dit ?

ISABELLE. Allez sur-le-champ chercher M. de Brunville... Arrachez-lui ces billets... je le veux !

CHARLEMONT. Madame !

ISABELLE. Je l'exige... je vous l'ordonne.

CHARLEMONT.

Plus un mot ! Le trouble, la colère, le vertige...

ISABELLE.

Je vous l'ordonne au nom de mon père, vous dis-je, et si j'avais le bras d'un homme comme j'ai le cœur d'une femme, je vous forcerais bien à trouver votre complice.

CHARLEMONT. Mon complice !

ISABELLE. Puisqu'il y a un criminel.

CHARLEMONT. *Il va lever sur Isabelle la petite canne (un stick) qu'il tient à la main pendant toute la scène ; mais il se contraint avec violence, tord cette canne, la brise et en jette les morceaux.*

Taisez-vous, madame ! taisez-vous !

ISABELLE.

Votre main s'est levée sur moi dans cette maison !... Je puis me nommer maintenant... Je suis déshonorée... Madame, je suis sa femme !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, OCTAVE, *du cabinet de droite.*

OCTAVE. Misérable!

ISABELLE. Octave!

ALINE.

Sa femme!

OCTAVE, à *Charlemont.*

J'ai tout entendu, c'est tout vous dire.

CHARLEMONT.

C'est M^{me} de Charlemont que vous venez défendre, vous?

OCTAVE.

C'est ma famille outragée dans madame. Réparation sur l'heure!

CHARLEMONT.

Demain, au château de M. Roger, à Bièvre, où je vous attendrai.

OCTAVE.

J'y serai. L'arme?

CHARLEMONT.

Celle qu'il vous plaira... (*A Isabelle.*) Venez, madame, je vais vous ramener chez vous...

Charlemont et Isabelle sortent par le fond.

SCÈNE VIII.

OCTAVE, ALINE, *assise.*

OCTAVE.

Oh! oui, je la vengerai! Mais ce portrait fait dans l'exil avec le souvenir? Mais ce portefeuille? je ne puis les garder en me rendant à ce duel... et mon oncle Michel absent! Il vient de partir, m'a-t-on dit... où va-t-il?... je l'ignore... que faire? Ah! mademoiselle, vous vous êtes montrée si loyale, si généreuse envers moi... Encore un service! Prenez cet écrit... ce portefeuille... si j'étais tué et qu'ils me fussent enlevés, l'avenir de M^{me} de Charlemont serait perdu. Si je ne reviens pas... mon oncle Michel sait mon amour pour elle... Vous lui remettrez cette boîte, ces papiers. Adieu!

SCÈNE IX.

ALINE, seule.

Comme il s'est démasqué, ce Charlemont ! j'ai vu son âme, et ma dernière illusion est partie. La victoire sur moi-même n'est plus douteuse maintenant... *(Elle se lève.)* Sa colère, sa violence en m'éloignant de lui m'ont rapprochée par un tendre intérêt de cette jeune femme si indignement traitée et d'Octave... Octave !... *(Elle regarde le portefeuille.)* « Si ce portefeuille m'était enlevé, l'avenir de M^{me} de Charlemont serait perdu ; mon oncle sait mon amour pour elle ; vous lui remettrez cette boîte, ces papiers. » Cette boîte !... *(La boîte s'ouvre sous la pression du doigt.)* Le portrait de M^{me} de Charlemont ! je devine, ce portefeuille renferme leur correspondance. Si M. de Charlemont découvrait ! Pauvre femme !... Oh ! oui, elle serait perdue... Imprudents, conserver de pareilles preuves après ce qui s'est passé ! Mais on ne veut jamais détruire ces dangereuses lettres d'amour, on frémit de les ancantir : on y a tant mis de son cœur et de ses larmes ! Il faut qu'un autre ait ce courage ; je l'aurai pour lui... je les brûlerai toutes sans les lire... *(Elle regarde le portefeuille et le feu.)*

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène a lieu le lendemain au château de M. Roger, à Bièvre ; au fond, un grand balcon d'où l'on découvre la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, du fond, CHARLEMONT, DOMESTIQUES.

CHARLEMONT.

Le duc de Bresford, arrivé d'hier, parcourt en ce moment, en général prudent et habile, le champ de bataille. Dieu merci ! je suis seul ici et je puis disposer en toute liberté du château de mon beau-père.

BAPTISTE.

M. Roger n'y vient jamais l'hiver, quoique ses usines, qu'il visite régulièrement une fois par semaine, en dépendent, comme monseigneur l'a sans doute remarqué.

CHARLEMONT.

Tout est-il prêt pour recevoir les personnes que j'attends ?

BAPTISTE. Oui, monseigneur.

CHARLEMONT, au *Maitre-d'Hôtel*.

On dînera dans la salle du grand-pavillon... de cette manière le salon de réception sera libre pour le bal...
(A Baptiste.) Tu n'a pas oublié les fleurs ?

BAPTISTE.

Depuis ce matin les domestiques transportent de la serre au château les orangers et les camélias. L'escalier, à partir du perron, et toutes les pièces principales vont être garnies de caisses sur deux rangs.

CHARLEMONT.

Tu allumeras de bonne heure, afin que ce château, où je vais réunir mes amis après ma course au clocher, leur annonce de loin la joyeuse fête qui les attends...

Les domestiques sortent par le fond.

SCÈNE II.

BRUNVILLE, du fond; CHARLEMONT.

BRUNVILLE. Enfin, j'arrive.

CHARLEMONT. Comme vous avez tardé !

BRUNVILLE.

Contre mon attente, j'ai été retenu à Paris : l'heure de l'événement approche. L'estrade commence à se remplir ; la foule couvre déjà la plaine et couronne les hauteurs. Tout Paris est venu. Vos amis du Jockey-Club vont jouir du spectacle de votre lutte avec le duc de Beresford. Moi, placé sur ce perron, avec quelques intimes, je veux en suivre tous les progrès et saluer votre triomphe. Nous ne perdrons pas un seul incident de la course. D'ici on découvre admirablement le champ à parcourir.

CHARLEMONT.

Je n'eus jamais tant besoin de ces fortes émotions ; je les appelle pour m'étourdir. Les tiraillemens de la vie domestique m'obéissent, m'accablent. Hier, poursuivi jusque chez Aline par M^{me} de Charlemont... une scène violente a éclaté... la colère m'a égaré : vous saurez tout.

BRUNVILLE.

Du calme, mon cher prince, du sang-froid, songez à votre course.

CHARLEMONT.

Après la course j'ai un duel.

BRUNVILLE. Un duel !

CHARLEMONT.

Oui, avec M. Octave, le chevalier de M^{me} de Charlemont, que j'ai trouvé chez Aline, ainsi que vous me l'aviez dit. Ce duel sera l'affaire d'un instant. Les bois de Verrières sont à deux pas ; vous me choisirez deux témoins.

BRUNVILLE.

Je me charge de tout.

CHARLEMONT, *préoccupé, à Brunville.*

Aline, vous avez dû la voir hier sans doute?... C'est de chez elle que nous comptions partir ; j'en étais convenu avec vous ; mais, retardé par cette scène, j'ai été conduit ici par un de mes invites.

BRUNVILLE.

En effet, à deux heures votre chaise de poste nous attendait à la porte de M^{me} Aline. J'arrive, vous sortiez. Elle-même était absente ; ce matin, je retourne à son hôtel, le désordre, la confusion régnaient dans son appartement. J'attends vainement pendant un quart d'heure. Rose, sa femme de chambre, se présente ; je l'interroge, elle balbutie. Enfin, elle me confie que, cédant aux prières d'un directeur anglais, notre ravissante cantatrice vient de partir pour Londres. Étourdi, altéré, je monte en voiture et j'accours près de vous.

CHARLEMONT.

Ce dernier coup me manquait ! N'importe !... Rien

ne saurait m'abattre. La course d'abord; ce malencontreux duel ensuite; et cette nuit je partirai pour Londres.

BRUNVILLE.

Vous!

CHARLEMONT, entraînant Brunville pour sortir.

Soyons tout au plaisir maintenant... (*A Baptiste qui entre du fond.*) Attends ici mon retour... (*A Brunville.*) Venez! venez! Allons examiner ensemble les endroits périlleux que j'ai à parcourir sur un cheval qui ne trahira pas mon espoir...

Charlemont et Brunville sortent par la gauche.

SCÈNE III.

BAPTISTE, seul.

Les riches, il faut en convenir, ont maintenant une singulière manière de s'amuser. Ils désignent un point placé à une certaine distance dans la campagne; ils élèvent entre eux et ce point des obstacles diaboliques qui font frémir, et montés ensuite sur des chevaux aussi enragés qu'eux, ils se défont à qui arrivera le premier. Ils trouvent du plaisir à risquer presque infailliblement de se casser les jambes dans un trou ou de se fendre le crâne contre un mur. Et voilà ce qu'ils appellent une course au clocher. C'est un médecin qui doit avoir inventé cet amusement-là.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, ROGER, entrant de droite d'un pas triste et soucieux.

BAPTISTE, à part.

M. Roger! certes! ce n'est pas lui qu'on attendait...
Il sort par le fond.

ROGER, s'asseyant.

Il a fallu quitter Paris. J'ai voulu cacher à ma femme et à ma fille les tourmens que me fait éprouver la crise qui se prépare. Je venais ici songer aux moyens de satisfaire mes créanciers. Ils soupçonnaient ma fuite, ils m'ont devancé, ils sont en bas. C'est que j'en ruine plu-

sûrs, si je suis ruiné... (*Il se lève.*) Quand je comptais n'avoir à payer aujourd'hui que 320,000 francs, il s'est déjà présenté pour plus de 400,000 francs d'effets payables à vue. Epouvantable déception ! Et que vois-je en arrivant à Bièvre ? d'immenses préparatifs de fête !... J'interroge et l'on m'apprend que mon gendre... je veux le voir... (*Il sonne. A Baptiste qui entre du fond.*) M. de Charlemont ?

BAPTISTE. Monseigneur n'est pas dans le château... il est sorti un instant.

ROGER.

Qu'on le trouve et qu'on lui dise que je l'attends ici. (*Baptiste sort par le fond.*) Et Michel qui m'avait quitté sans me prévenir ! Heureusement il est de retour, pourvu qu'il réussisse dans la démarche qu'il tente pour moi en ce moment ! On vient... Que vois-je ?... Ma femme et ma fille.

SCÈNE V.

ISABELLE, de droite; ROGER, M^{me} ROGER.

ISABELLE.

Nous avons appris votre départ pour Bièvre, je savais aussi que M. de Charlemont devait s'y rendre et je ne voulais pas...

ROGER. J'ai tout vu... le prince !

ISABELLE. Il est venu malgré mes prières.

ROGER. Malgré ma ruine.

M^{me} ROGER. Votre ruine !

ISABELLE. Que dites-vous ?

ROGER.

Comment vous le cacher davantage ? Oui, je m'efforce en ce moment, pour éviter une extrême funeste, de réunir les débris de ma fortune mise en péril par le prince de Charlemont.

ISABELLE. Oh ! mon père !

M^{me} ROGER. Quelle faute ! quel mariage ! Tous nos malheurs viennent de là.

ROGER. Quoi qu'il fasse, ma faiblesse l'absoudr
yeux du monde.

M^{ME} ROGER. Non !

ROGER. On sera sans pitié, on ne verra que la juste récompense de mon orgueil dans ce qui m'arrive. On aura raison.

M^{ME} ROGER.

On aura tort. En mariant votre fille à un homme de naissance, vous n'avez pas renoncé aux nobles sentimens qui faisoient pardonner vos richesses même aux plus envieux. Quelle loyale infortune avez-vous jamais refusé de soulager ? Je le sais bien moi !... et qui ne le sait pas à Paris ?

ROGER.

Ne parlons que de notre fille. Si du moins au prix du mal que le prince nous cause, il l'avait rendue heureuse... mais aujourd'hui encore... chère enfant !...

ISABELLE. Mon père, ne pensons qu'à vous.

ROGER.

Je croyais sincèrement travailler à ton bonheur, demande-le à ta mère, en poursuivant mes projets d'ambition. Je me suis trompé... Dououreux reproche ! donnez-moi toutes les deux votre main ; plus près... plus près de moi... entre le cœur de ma femme et le cœur de ma fille... n'est-ce pas là le bonheur ?

ISABELLE, à part. Comme il souffre !

ROGER, s'asseyant.

Pour que mon inquiétude soit moins brûlante, en attendant mon frère... qui ne vient pas, mon Dieu ! dites-moi toutes les deux que vous ne garderez aucun souvenir amer de mes erreurs, toi surtout, ma fille, à qui j'ai donné, imposé pour mari un homme qui, lorsque la fortune de ton père est perdue, étale le spectacle d'une fête tout près d'ici, presque dans le parc de mon château.

ISABELLE. Je ne vous ai jamais tant aimé !...

Elle court ; elle sonne ; Baptiste paraît du fond.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BAPTISTE.

ISABELLE, à Baptiste.

Vous direz à toutes les personnes invitées par M. de

Charlemont et qui vont venir au château, que le prince ne reçoit pas aujourd'hui.

BAPTISTE. Mais, M^{me} la princesse, les invitations faites en son nom, le grand diner?

ISABELLE.

Il n'y aura pas de diner... Vous n'allumerez ni les flambeaux ni les lustres du salon.

BAPTISTE. Mais, madame, le bal?...

ISABELLE.

Il n'y aura pas de bal. Fermez les portes des appartemens... Allez!

BAPTISTE.

Je n'ose prendre sur moi, madame... Quand M. le prince saura...

ISABELLE.

M. de Charlemont et ceux qui, comme lui, s'étonneraient de cet ordre que je vous donne, pourront venir ici en demander l'explication. Obéissez... (*Baptiste sort du fond.*) Ils auraient dansé cette nuit!

M^{me} ROGER. C'est bien, ma fille, ce que tu as fait là.

ROGER.

Tu as un noble cœur, toi... mais, mon frère ne revient pas... mortelle anxiété!

M^{me} ROGER. Bon espoir!

ROGER.

De l'espoir! Je n'en ai plus qu'en Michel, qui est allé discrètement confier ma situation à ceux de mes confrères que j'ai obligés autrefois.

M^{me} ROGER. Ils se souviendront de vos bienfaits.

ROGER. J'ai besoin de cette confiance.

ISABELLE. Le voilà!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MICHEL, *du fond.*

MICHEL. Du courage!

ROGER. J'en aurai, parle.

MICHEL.

Aucun de ces amis, aucun de ces confrères, aucun de

ces riches négocians pour lesquels tu as cent fois répondu, n'a ouvert sa caisse.

ROGER. Aucun?

MICHEL.

Eux prêter de l'argent! Sans doute ils le voudraient bien, mais leurs fonds sont engagés ailleurs... Je leur ai proposé alors quelque chose de plus solide que la reconnaissance, je leur ai offert contre leur argent des lettres de change avec ma signature, j'ai des fonds considérables qui sont à moi... des fonds... enfin, je les trouverai à l'échéance... Prenez ma signature et sauvez votre ami, sauvez mon frère. Ils m'ont répondu que mon dévouement m'égarait... que je m'engageais à plus que je ne pouvais tenir... et ils ont refusé de venir à ton secours par excès de générosité pour moi. Bref, ils ont pris tous les masques que savent prendre, pour paraître moins laids, l'ingratitude, la défiance, l'égoïsme... enfin, je ne rapporte rien.

ROGER. Rien.

MICHEL. Rien.

ROGER.

Je suis donc ruiné!... Je ne ferai pas honneur à ma signature... Ce soir trente années de travaux, de fidélité à ses engagements, de probité, de considération acquise et méritée, seront effacés. Ce soir... Oh! mon Dieu! ce soir... pensée horrible!

M^{me} ROGER. Mon ami!

ISABELLE. Mon père!

ROGER, se levant.

Je ne veux pas être déshonoré!... non, jamais!... je vais demander du temps à mes créanciers... j'en obtiendrai. Le temps est tout... je me remettrai à travailler... je travaillerai sans cesse pour eux... je fatiguerai mes bras, ma tête... tu m'aideras, Michel... n'est-ce pas?... Je compte sur toi... nous recommencerons la vie. Il le faut... nous le pouvons... on est toujours jeune avec de la bonne volonté et du cœur... plus d'hôtel... une modeste maison; plus de domestiques... plus de somptueux comptoirs... une boutique s'il le faut... et

nous paierons tout le monde afin que je puisse passer le front haut et calme devant les honnêtes gens... (*Bas à Michel en le prenant à part.*) Mon frère, je viens d'acquiescer un courage que je n'ai pas... je suis perdu... je t'en conjure, descends dans les galeries où sont les gens qui attendent d'être payés... j'ai jusqu'à la nuit... dis-leur qu'avant la nuit ils seront payés... Comment?... je n'en sais rien... s'ils partent, je suis mort... Va!... retiens-les!... (*Michel sort par le fond, à M^{me} Roger et à Isabelle.*) Je disais à Michel... je lui confiais une idée... un projet... il va revenir...

ici l'on attend la voix de Charlemont.

CHARLEMONT, *en dehors.*

Mais qui donc s'est permis ici de s'opposer à mes ordres? Je voudrais savoir...

SCÈNE VIII.

CHARLEMONT, ISABELLE, M^{me} ROGER, ROGER, assis, BAPTISTE, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

CHARLEMONT, *du fond, faisant refluer les Domestiques dans le salon sans voir les personnages qui s'y trouvent.*

Oui, je veux savoir qui a osé vous commander de fermer les croisées du château, de retirer les fleurs, de suspendre les préparatifs que j'ai ordonnés?

ISABELLE. C'est moi, monsieur...

CHARLEMONT.

Vous, madame!... (*Aux Domestiques.*) Retirez-vous... (*Les Domestiques s'en vont.*) Et par quelle raison?... à quel titre?... de quel droit, madame?

ISABELLE.

Du droit que me donne la position de ma famille, dont le malheur veut être respecté.

CHARLEMONT. J'ignore de quel malheur vous parlez.

ISABELLE.

Un mot va vous l'apprendre : mon père est ruiné.

M^{me} ROGER. Et ruiné par vous, monsieur.

ISABELLE. Tantôt, je vous ai supplié de le sauver.

M^{me} ROGER.

Maintenant, elle vous accuse de l'avoir perdu.

CHARLEMONT.

Suis-je donc devant un conseil de famille, et chacun se croit-il appelé à me juger ? Permettez-moi de rompre un entretien dont la forme révolte ma fierté. Et je dois vous dire à vous, madame, pour me dispenser de répondre à chacun, que ces explications me sont pénibles à l'excès. Quand pourrai-je espérer de les voir finir ?

ROGER, *se levant*.

A l'instant. Usant de mon autorité paternelle en attendant la consécration de la loi qui ne se fera pas attendre, je prononce votre séparation. Je vous retire un bien que vous n'avez pas su mériter...

CHARLEMONT. Monsieur!...

ROGER.

Je reprends ma fille, c'est vous dire que j'approuve dans tout ce qu'elle vient de faire, et je l'en remercie au nom de tous ceux qui comprennent le beau titre de père. Maintenant, vous êtes libre, monsieur, d'échapper à un entretien au milieu duquel le hasard seul vous a attiré.

CHARLEMONT.

Encore une fois, monsieur, j'ignorais la pénible situation qu'on vient de me révéler... mais tous mes invités sont là... il est trop tard pour contremander la fête où je les ai appelés. Je ne puis leur fermer la porte de ce château... songez à la honte, au scandale.

ROGER.

Vous parlez de honte et de scandale!... vous qui depuis un an bientôt, m'avez livré par un fatal ascendant à l'inimitié de mes égaux et à la risée universelle de ceux que j'ai eu un instant, je l'avoue, la blâmable faiblesse de vouloir égaler. Je suis coupable, j'en suis puni. Mais quand j'accepte le châtement de mon ambition, acceptez celui de votre conduite. Soyons frappés, soyons punis tous les deux. La honte en ce moment n'est pas de renverser les fleurs qui parent ironiquement les marches de ce château, mais de les étaler aux yeux de tous. Car ce château est en deuil, mon honneur vient d'y mourir. Le scandale n'est pas d'éteu-

dra les flambeaux de mes salons, mais de les allumer pour l'orgie. La honte est d'avoir la joie dans l'âme, quand toute une famille a l'angoisse et le désespoir dans la sienne. Le scandale est de vouloir ouvrir ce château à une gâterie impie, quand la banqueroute est sur le seuil. Il ne s'ouvrira pas.

CHARLEMONT, à part. Et l'on m'attend!...

ROGER.

Non... il ne s'ouvrira pas! Je suis encore le maître ici et je parle en maître. Foulé par votre orgueil, meurtri par vos dédains, dépouillé par vos prodigalités insensées, j'ai enfin senti mon abaissement par l'outrage fait tantôt à ma fille. Vous avez marché sur le cœur du père, monsieur, je me relève et je me couvre de la majesté du malheur.

CHARLEMONT. Vous me chassez donc?

ROGER.

Ce n'est pas moi qui vous chasse, nous sommes chassés tous deux. Ce château est à mes créanciers, je vais leur en remettre les clés.

ISABELLE. Mon pauvre père!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRUNVILLE, de gauche, suivi de plusieurs de ses amis.

BRUNVILLE, à Charlemont.

La cloche sonne le départ... c'est l'instant de la course. Venez! pas une minute à perdre... le duc de Beresford est déjà à cheval! On n'attend plus que vous.

CHARLEMONT. Allons!

ISABELLE, s'approchant et suppliant. Monsieur!...

Charlemont sort par la gauche de Brunville et de ses amis qui restent sur le perron.

SCÈNE X.

BRUNVILLE, sur le perron; ISABELLE, ROGER, M^{me} ROGER.

ISABELLE. Il s'en va!

ROGER. Que fait Michel là-bas? que leur dit-il? il ne

pourra plus les retenir... Et mon gendre court à la tête... (*Il s'assied.*) Ah! j'ai le vertige.

BRUNVILLE, *sur le perron avec ses amis.*

Ils sont partis! la foule bat des mains... à peine les distingue-t-on encore... le duc de Beresford le serre de près.

MICHEL, *en dehors.* Mon frère!... mon frère!...

ROGER. C'est Michel qui m'appelle!...

Michel entre du fond précipitamment avec Octave.

SCÈNE XI.

BRUNVILLE, ROGER; puis, MICHEL, OCTAVE,
M^{me} ROGER, ISABELLE.

TOUS. Octave!...

MICHEL, à Roger. Tu es sauvé!...

ROGER. Comment!...

MICHEL. Oui, tu es sauvé... Ce million que tu as mis dans ta maudite expédition, ce million que tu croyais perdu... prévoyant que ton gendre te réduirait un jour à l'état où te voilà...

ROGER. Eh bien?

MICHEL. Eh bien! j'ordonne à Octave, qui croit n'emporter que des papiers de famille dans ce portefeuille ou étaient réellement les valeurs, de rester caché à Londres et d'y attendre mes ordres.

ROGER. Achève.

MICHEL. Une inspiration le pousse à me désobéir. Il vient à Paris.

ROGER. Et ce portefeuille?

MICHEL, à Octave. Oui.

OCTAVE. Mon Dieu!... (*Apercevant Aline qui entre du fond.*) Ah! mademoiselle!...

SCÈNE XII.

BRUNVILLE, *sur le perron*; MICHEL, ROGER,
ALINE, OCTAVE, M^{me} ROGER, ISABELLE.

ALINE.

Rassurez-vous tous... Avant mon prétendu départ pour Londres, la curiosité m'a poussée à ouvrir ce por-